FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

CONCOURS

POUR LA

CHAIRE D'HYGIÈNE.

QUESTION PROPOSÉE PAR LE JURY :

LES VÊTEMENTS ET LES COSMÉTIQUES.

THÈSE

SOUTENUE PAR P. MENIÈRE,

Agrégé en exercice, etc.



PARIS,

BACHELIER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, 55.

1837

0 1 2 3 4 5 (cm)

MEMBRES DU JURY.

Président.................. M. ORFILA.

Juges....................	MM.	ADELON. FOUQUIER. MARJOLIN. CHOMEL. PELLETAN. RICHARD. BERARD.
Membres de l'Académie royale de Médecine.	MM.	DE LENS. RENAUDIN. GASC. LONDE. PELLETIER.

Compétiteurs.

MM.	MM.	MM.
Briquet.	Cas. Broussais.	Foissac.
Guérard.	Menière.	Mottard.
Perrin.	Piorry.	Requin.
Rochoux.	Royer-Collard.	
Sanson.	Trousseau.	

DES VÊTEMENTS

ET DES COSMÉTIQUES.

INTRODUCTION.

On a dit que l'homme possédait, comme tous les êtres organisés et vivants, la puissance de résister aux influences extérieures et de vivre au milieu du monde physique en vertu des forces departies à sa propre organisation. On a dit encore que la plupart des besoins que nous éprouvons, sont le résultat d'une sociabilité artificielle, et que leur nombre et leur importance s'accroissent en raison du degré de civilisation des peuples. Enfin, l'on a considéré comme une dérogation aux lois physiologiques qui régissent l'espèce humaine, la plupart des coutumes nationales ayant pour objet les aliments, les boissons, les vêtements, et surtout les diverses applications qui se font à la surface de la peau.

Ces opinions, dont on retrouve l'origine dans des temps fort reculés, ont été à diverses reprises adoptées ou combattues par un grand nombre d'auteurs. Quelques prétendus philosophes, admirateurs passionnés de la nature, mais fort mauvais observateurs, ont essayé de prouver que l'homme perdait sans cesse en s'éloignant de son point de départ, et devait tous les maux auxquels il est en proie, à cette déviation énorme de la route qu'il aurait dû suivre. Ces apologistes de l'état de pure nature ont poussé jusqu'à l'absurde les conséquences de ce beau système, auquel nul fait réel ne peut servir de base et d'appui.

Parmi les assertions hasardées par les partisans de cette opi-

nion, on remarque celle qui consiste à regarder les vêtements comme une preuve de la détérioration de l'espèce humaine. On trouve dans quelques ouvrages modernes, cette idée émise d'une manière formelle : « La nature, y est-il dit, ne nous a pas faits pour être vêtus; mais il est vraisemblable que si l'homme eût conservé sa première nudité, il eût été couvert de plus de poils qu'il n'en a dans l'état actuel de la civilisation. »

Cette manière de voir est fondée sur une hypothèse que les relations des voyageurs modernes contredisent d'une manière formelle. Si l'on trouve encore quelques sauvages de l'Océanie dans un état de nudité complète, ce n'est que par exception, et seulement dans des localités où les productions naturelles de la terre et des eaux sont extrêmement rares. Alors la famille végète isolée, il n'y a pas encore de peuplade, et les besoins, quoique urgents, ne sollicitent pas cette communauté d'efforts qui appartient aux premiers instincts de l'espèce humaine. Eh bien, même dans ces circonstances malheureuses où l'homme a subi une dégradation profonde, où les appétits brutaux dominent, où la constitution physique développe toutes ses ressources pour lutter contre les influences extérieures, la peau ne s'est point recouverte de ce duvet protecteur qu'on lui prête gratuitement, et les êtres vivant ainsi offrent l'expression de la souffrance, une débilité profonde, une caducité précoce, et tous les traits d'un abâtardissement déplorable.

Au contraire, partout où les circonstances atmosphériques et autres favorisent le développement de la famille, aussitôt que la population s'accroît et s'agglomère, l'éducation mutuelle fait de rapides progrès et l'espèce s'améliore. Le besoin de se soustraire aux causes de souffrance qui l'entourent, donne à l'homme l'industrie nécessaire pour y parvenir, et les vêtements arrivent immédiatement après la préparation des matières alimentaires. L'histoire de tous les peuples vient à l'appui de ces assertions. Sans doute la considération du climat domine ce point de l'his-

toire de l'hygiène publique, et nous ne manquerons pas d'en expliquer toute l'importance; mais il n'en est pas moins vrai que les plus anciens monuments de l'art fournissent la preuve de l'usage des vêtements parmi les nations à peine civilisées, et lorsque tous les autres besoins sociaux étaient encore à peu près inconnus.

Il est donc juste et raisonnable de dire que la nécessité de se vêtir existe pour l'homme comme une conséqence naturelle des conditions physiques de son organisation. Cette vérité de fait contre laquelle n'ont pu prévaloir les paradoxes des philosophes anciens et modernes s'est corroborée dans ces derniers temps des résultats positifs d'expériences rigoureuses faites sur un grand nombre d'espèces d'animaux et sur l'homme lui-même. En étudiant l'influence des agents physiques sur la vie, M. W.-F. Edwards a vu que la faculté de résister à la température ambiante n'appartenait pas également à tous les êtres vivants, et que certaines circonstances étaient nécessaires pour entretenir la vie de l'homme. Ce besoin d'une température artificielle augmente à mesure que l'on se rapproche de l'époque de la naissance, et il n'est pas douteux que le défaut de précaution à cet égard ne soit la cause la plus puissante des maladies graves qui affectent les petits enfants.

Les mêmes vêtements ne sont pas également nécessaires à tous les âges, dans tous les pays; les substances qui les composent ne conviennent pas à tous les individus, et les conditions de santé, de profession, de climat entraînent des modifications nombreuses et importantes. D'un autre côté, chaque partie du corps a besoin de vêtements particuliers en raison des circonstances précédentes et de plusieurs autres que nous devrons examiner. Il y a à cet égard des différences que nous signalerons avec soin à mesure que nous étudierons les particularités de notre sujet. Les nombreux détails qu'il comporte exigent que nous choisissions une méthode capable de contenir au moins tous

ceux qui ont quelque intérêt; aussi nous nous proposons d'examiner successivement :

1°. Les diverses matières qui entrent dans la composition des vêtements;

2°. Les circonstances de texture et de couleur qui modifient l'action des vêtements;

3°. Les circonstances d'âge et de sexe qui modifient l'emploi des vêtements;

4°. Les rapports de forme qui doivent exister entre les vêtements et les diverses parties du corps;

5°. L'influence exercée par les climats, les saisons et les professions sur le choix des vêtements.

6°. Les conditions de santé et de maladie qui réclament telle ou telle forme de vêtements.

La seconde partie de cette thèse qui a trait aux cosmétiques, devant donner lieu à des considérations d'une tout autre nature, sera l'objet d'une exposition particulière.

PREMIÈRE PARTIE.

DES VÊTEMENTS.

On donne le nom de vêtements aux différentes substances dont on revêt le corps de l'homme dans le but de modifier l'influence des agents extérieurs. Cette définition générale est nécessairement vague et incomplète; mais les descriptions que nous serons obligés de donner de chacun des vêtements en particulier, feront comprendre la valeur de ce mot, ainsi que ses diverses acceptions. La multitude d'objets divers qui se trouvent compris sous ce titre commun a dû nécessiter l'emploi de termes spéciaux pour désigner chacune des parties de nos vêtements qui remplissent tous la condition principale de protection contre les corps étrangers. Quel que soit le caprice de la mode, la bizarrerie du goût, ou les vues particulières des individus, il s'agit toujours de placer un intermédiaire entre la surface de notre corps et le monde extérieur, de soustraire la peau à l'action de la température, de la lumière, de l'humidité et des autres qualités ou propriétés de l'air ambiant; et les moyens mis en usage pour ce but s'appellent en général des vêtements.

Dans cette grande question d'hygiène publique et spéciale, le but est évident, c'est la conservation de l'homme, de sa santé, de l'intégrité de ses principales fonctions. Par quels moyens peut-on atteindre ce résultat? Quels sont les agents hygiéniques propres à isoler en quelque sorte l'homme au milieu des modificateurs externes qui l'entourent sans cesse? On y parvient en revêtant le corps d'un certain nombre de substances de nature variable, préparées et disposées d'une manière particulière. Nous allons examiner d'abord cette première partie de la question.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des diverses substances qui forment les vêtements.

Il est toujours intéressant de rechercher l'origine des coutumes, de voir l'industrie humaine tirer parti des corps de la nature et les approprier à ses besoins. On a dit que les premiers vêtements durent appartenir au règne animal, et que les fourrures des mammifères et des oiseaux furent primitivement employées à cet usage. Si, comme cela paraît probable, l'espèce humaine a occupé de prime abord les pays orientaux, on serait porté à croire que les substances végétales obtinrent la préférence en raison de leur abondance, de leur développement considérable, et surtout parce que le besoin d'une nourriture animale ne se fit sentir dans ces régions qu'à une époque assez tardive. D'ailleurs on ne trouve pas dans l'Orient des animaux revêtus d'une abondante fourrure, et aucune nécessité locale ne conduisait l'homme à l'emploi d'un semblable moyen de préservation. A mesure qu'on s'éloigne de ces contrées, la rigueur de la température augmente; tous les êtres vivans, excepté l'homme, sont pourvus de moyens de résistance, et l'homme, naturellement observateur, saisit le rapport entre ces faits remarquables et s'en applique les résultats.

Quoi qu'il en soit de ces idées que l'on peut regarder comme une simple spéculation de l'esprit, on reconnaît que les substances employées à la composition des vêtements, appartiennent aux règnes animal et végétal. Le règne minéral n'en fournit aucune, à moins que l'on ne veuille faire mention de l'*Asbeste, Amphibole* de Haüy, que Pline appelait *Linum vivum* et dont on formait des tissus presque entièrement inaltérables. De nos jours encore on en fabrique des gants, des toiles, des dentelles, une sorte de papier incombustible. La bibliothèque de l'Institut possède un ouvrage imprimé sur un papier de cette nature. Mais l'asbeste n'a qu'un usage trop restreint pour que nous nous en occupions davantage. Il en sera de même

our certains silicates employés dans la confection de quelques vêtements particuliers, les masques, les lunettes usitées dans quelques professions; nous n'en faisons mention que pour mémoire.

Les substances végétales qui servent à composer nos vêtements ne sont pas nombreuses, mais fort importantes. En première ligne se trouve l'écorce du chanvre et celle du lin; viennent ensuite quelques autres végétaux comme le *Phormium tenax*, le bois à dentelle, etc. Mais le coton, sorte de bourre végétale qui entoure le fruit du *Gossypium arboreum*, espèce de malvacée, a acquis dans le monde industriel une importance extrême à raison des nombreux usages auxquels on l'emploie de nos jours. Le lin, le chanvre et le coton servent à composer des tissus nombreux, variables, appropriés à une foule d'usages domestiques, et dont l'usage constitue un de ces besoins indispensables au bien-être des sociétés modernes.

Quelques autres substances végétales sont encore employées dans la confection de certains vêtements particuliers. On fabrique beaucoup de chapeaux avec de la paille fournie par quelques graminées, comme le Triticum, l'Oriza, avec les stipes des Cypéracées, des Joncées, des Typhacées, etc.; on fait également des chaussures avec des plantes analogues, mais ces objets sont d'un faible intérêt si on les compare aux vêtements qui ont pour base les toiles de fil ou de coton.

Les matières animales qui entrent dans la composition de nos vêtements sont très importantes à connaître. Celle dont l'usage est le plus répandu, dont l'emploi date de plus loin et dont l'utilité est la plus grande, et sans contredit la laine fournie par le mouton, *Ovis aries*. L'industrie de l'homme a perfectionné ce produit naturel d'un animal dont la domesticité date du berceau des sociétés, et la laine est devenue un objet de première nécessité parmi toutes les nations de la terre. Le poil de la chèvre, celui du chameau, et de quelques autres animaux, quoique moins fréquemment employés que la laine, méritent une mention spéciale et servent aux mêmes usages. Toutes ces matières pileuses préparées avec soin sont réduites en fils de divers volumes et servent à confectionner des tissus émi-

nemment propres à soustraire le corps aux influences atmosphériques.

Dans ces derniers temps, on a utilisé le crin du cheval, et l'on en a formé des tissus légers propres à servir de vêtements. Le poil de bœuf et de quelques autres mammifères a été employé aux mêmes usages, et chaque année voit éclore quelques progrès nouveaux de notre industrie manufacturière.

D'autres animaux de la classe des rongeurs, le lapin, le lièvre, fournissent des poils fins et soyeux dont on se sert aussi dans la confection de certains vêtements. Quelquefois ce sont non-seulement les fourrures ou le pelage, mais bien la peau tout entière des animaux qui sert de vêtements à l'homme placé aux deux extrémités de l'échelle de la civilisation. On sait combien les régions boréales sont abondamment pourvues d'animaux dont la peau remplit les conditions favorables à un tel emploi, et quel parti en tirent les habitants de ces climats glacés.

Il est d'ailleurs certains vêtements qui ont besoin d'un grand degré de consistance pour résister aux froissements continuels. Les chaussures sont dans ce cas et les peaux des animaux solidifiées par les procédés du tannage, protégent les pieds contre la rudesse du sol et conservent leur température.

Les gants sont dans le même cas, ainsi que certains chapeaux sur lesquels nous aurons à nous entretenir en examinant les vêtements propres à chaque partie du corps.

Il est une autre substance qui appartient à la même classe, et qui tend à se populariser. La soie, fournie par la chenille du *Bombyx mori*, rare chez les anciens, et dont l'usage dans l'économie domestique, date à peine de quelques siècles : la soie, grace à l'industrie agricole et manufacturière, descend chaque jour vers les classes moyennes de la société et forme la base d'un grand nombre de vêtements. On a dû, dès-lors, étudier ses propriétés, et les progrès récents de la physique ont amené la découverte de phénomènes d'un haut intérêt, et sur lesquels nous aurons à donner quelques détails.

Je ne dois pas omettre de mentionner ici le duvet fourni par cer-

tains oiseaux, non plus que les peaux entières de quelques espèces de la même famille. Les peuples civilisés et les sauvages témoignent le même goût pour des ornements de ce genre. Enfin quelques mollusques fournissent des produits connus sous le nom de Byssus, qui se filent et servent à fabriquer divers objets de toilette.

Toutes les substances végétales ou animales que nous venons de passer en revue, sont employées isolément ou réunies en plus ou moins grand nombre, à la confection de nos vêtements. Il en résulte des tissus dont les qualités sont très variables et qu'il convient de bien apprécier avant d'examiner les conditions qui doivent en diriger l'emploi.

CHAPITRE II.

De la texture et de la couleur des matières qui composent les vêtements.

Toutes les substances de nature végétale ou animale dont nous venons de parler, sont douées d'un certain nombre de propriétés analogues qu'il importe de connaître. Leur texture assez compliquée les rend très hygrométriques, mais à des degrés différents; il en est de même de leur degré de conductibilité du calorique. Mais ces différences assez peu considérables, le deviennent bien plus quand l'ouvrier qui prépare ces matières, en a composé des tissus plus ou moins épais, plus ou moins serrés.

Ce point important de l'hygiène publique a été l'objet de recherches nombreuses. On savait, par une longue expérience, que les tissus légers, en même temps qu'épais, donnaient à ceux qui s'en enveloppent, la sensation de chaleur, tandis que le contraire résulte de l'application d'un vêtement dont le tissu est serré et mince. Dans les sciences d'application, les faits ont toujours devancé la théorie, et il a fallu arriver jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle pour qu'on se rendît compte de cette particularité si remarquable.

Cependant quelques expériences avaient été tentées en Angleterre par Bayle, W. Herschel et le docteur Watson.

Le comte de Rumfort, en 1804, enveloppa de différentes substances un corps métallique également chauffé, et il constata que le refroidissement de ce corps avait lieu d'autant moins vite, que le tissu servant d'enveloppe offrait plus de laxité, de mollesse et d'épaisseur. Il vit que des flocons de laine ou de coton conservaient la chaleur bien plus long-temps que la soie filée et les tissus fins et serrés de laine ou de toute autre substance. On se rend compte de ce phénomène en disant que l'air renfermé dans les mailles du tissu spongieux jouit à un très faible degré de la faculté de conduire le calorique, et que cette faculté conductrice augmente à mesure que la quantité d'air diminue.

On voit d'après cela que les vêtements composés de tissus élastiques, mous, et disposés à se feutrer, remplissent les conditions les plus favorables à la conservation de la chaleur du corps, de même qu'ils s'opposent avec non moins d'efficacité à la pénétration du calorique ambiant. Par-là s'expliquent les habitudes particulières à certaines nations qui doivent à leur propre expérience l'appréciation de ces faits. Cette disposition physique des parties constituantes de l'étoffe qui compose le vêtement, a pour résultat d'isoler le corps qui en est revêtu ; et comme dans l'immense majorité des cas la température extérieure est au-dessous de celle de nos organes, il y a tout à gagner en se soustrayant au refroidissement qui arrive par suite du rayonnement du calorique et de sa tendance à se mettre en équilibre avec les corps environnants.

Cette première remarque de l'influence de la nature du tissu sur la puissance conductrice du calorique, s'applique très fréquemment aux besoins ordinaires de la vie ; nous aurons occasion d'y revenir dans les paragraphes suivants, où il s'agira du choix des vêtements, relativement à l'âge, au sexe et à l'état de santé des individus. Examinons maintenant l'influence qu'exerce la couleur des tissus sur les propriétés générales des vêtements.

Toutes les substances dont nous avons parlé dans le chapitre pré-

cédent, sont douées de couleurs variables : cependant le blanc y domine, le lin et le chanvre passent rapidement du vert clair au blanc sale, puis au blanc pur, sous la seule influence de l'air et de la lumière; le coton est parfaitement blanc, les poils de beaucoup d'animaux offrent la même nuance; on n'observe de teintes brillantes que dans certaines peaux de mammifères ou d'oiseaux, ainsi que dans une variété de soie. Cette uniformité de couleurs a subi de grands changements par suite du goût de chaque peuple. Dès la plus haute antiquité, on eut recours à des procédés singuliers pour produire des nuances plus ou moins brillantes; ce genre d'altération aurait été sans importance, si la couleur des matières organiques qui composent les vêtements, n'influait pas sur quelques-unes de leurs propriétés les plus précieuses.

On a constaté, dès l'origine des sociétés, que les vêtements de couleurs différentes ne donnaient pas aux corps qu'ils revêtent la même sensation de chaleur; on a constaté également, que les substances dont la coloration diffère beaucoup, s'échauffent à des degrés divers sous l'influence de l'action directe du soleil ou de la chaleur artificielle. Déjà, dans Pline, on trouve que les statues de marbre noir devenaient brûlantes après une longue exposition au soleil, tandis que celles qui étaient formées de marbre blanc ne subissaient presque aucune variation de température dans des circonstances tout-à-fait semblables.

Les coutumes des peuples, qui revèlent presque toujours à l'observateur l'expression d'un besoin, avaient, depuis un temps immémorial, constaté cette propriété des corps colorés ou incolores.

On trouve dans l'Orient une application de cette règle, et la science, comme presque toujours, est venue à la suite du fait. Il faut remonter à une époque très rapprochée pour trouver les premières traces des recherches sur ce fait important. C'est à Franklin que l'on doit en attribuer le mérite : il plaça sur la neige une série de morceaux de drap de couleur différente, et constata que sous l'action directe du soleil, les morceaux colorés s'enfonçaient davantage dans la

neige, ce qui tenait à ce que celle-ci se liquéfiait par suite de l'absorption de la chaleur.

Sir H. Davy, en 1799, obtint des résultats analogues en se servant de disques de cuivre coloriés de diverses manières. La face inférieure du métal était enduite de cérat, qui se fondait d'autant plus promptement que la face supérieure était d'une couleur plus obscure.

Ces premières données sur la propriété absorbante des corps colorés étaient bien incomplètes, et cependant chacun s'en contentait. Le docteur Stark, d'Édimbourg, a voulu pousser un peu plus loin ses recherches, et il a lu, en 1833, à la Société royale de Londres, un travail important sur ce point d'hygiène. Il a constaté par voie expérimentale rigoureuse le degré de puissance absorbante de la laine, de la soie et du coton colorés successivement en noir, en vert foncé, en écarlate et en blanc. Il a vu qu'un thermomètre très sensible, enveloppé de laine noire, mit 4 minutes $\frac{1}{2}$ pour s'élever de 50 à 170 degrés, Fahr., 10° à 76° centig., qu'il fallut 5 minutes pour arriver au même point avec la laine vert foncé, 5 minutes 30 secondes avec la laine écarlate, et enfin, 8 minutes avec la laine blanche. On avait eu soin de choisir de la laine offrant un même degré de finesse, et toujours en égale quantité. L'expérience fut renouvelée au moyen d'une moindre quantité de la même substance, et les résultats furent semblables, quant à leurs rapports mutuels, mais non quant au temps absolu ; il en fallut davantage pour arriver au même point d'élévation de la température.

Des expériences dans un sens contraire furent entreprises au moyen d'un thermomètre à air gradué à un dixième de pouce en série descendante. La boule de l'instrument fut entourée au moyen d'un pinceau d'une couche légère de couleurs différentes. La couleur noire fut donnée avec la fumée de bougie. Dans une moyenne de quatre expériences le thermomètre avec la couleur noire descendit de 1 à 83° ; le brun foncé (moyenne de trois expériences) à 74° ; le rouge-orange à 58°, le jaune à 53°, le blanc à 43°. Ces faits prouvent d'une manière évidente que la couleur exerce une influence considérable sur la faculté qu'ont les corps d'absorber le calorique.

Les mêmes remarques ont été faites sur la promptitude avec laquelle se refroidissent les corps suivant qu'ils sont enveloppés de laine de couleurs différentes. Un thermomètre chauffé à 82° centigrades et enveloppé de laine noire mit 21 minutes pour descendre à 10° centig.; il lui fallut 26 minutes pour arriver au même point lorsqu'on le recouvrit de laine rouge, et 27 minutes avec de la laine blanche. On voit qu'il y a un rapport évident entre toutes ces expériences, et que les laines colorées sont bien plus facilement perméables au calorique, dans un sens quelconque, que les laines blanches. Il faut ajouter que diverses substances, comme la farine et autres, donnèrent des résultats tout-à-fait semblables. On savait déjà que l'eau se refroidit d'autant plus vite que le vase qui la contient est de couleur plus foncée; l'état rugueux ou poli des surfaces extérieures influe également sur ce phénomène.

Ce que nous avons dit sur les diverses espèces de substances qui entrent dans la composition de nos vêtements, ce que nous venons d'exposer relativement à l'influence qu'exercent la texture et la couleur des tissus sur leur propriété conductrice du calorique, suffisent pour diriger le médecin hygiéniste dans le choix des matériaux propres à remplir des indications différentes. Il est évident que les vêtements blancs et mollement tissus, épais et souples, contenant beaucoup d'air entre leurs mailles et par conséquent mauvais conducteurs de calorique, conviendront beaucoup aux personnes qui ont besoin de résister à la température extérieure. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ces particularités en examinant les circonstances qui sont de nature à modifier le choix des vêtements, surtout en ayant égard à la constitution physique du sujet et aux conditions atmosphériques au milieu desquelles il est obligé de vivre. Qu'il nous suffise pour le moment d'établir comme principe d'une bonne hygiène que la couleur des vêtements, abstraction faite de toute autre circonstance, influe beaucoup sur leur faculté conductrice du calorique, et que l'état de laxité et l'épaisseur des tissus concourt puissamment à mettre le corps à l'abri des circonstances atmosphériques extérieures.

CHAPITRE III.

Des circonstances d'âge et de sexe qui modifient l'emploi des vêtements.

Si la faculté de produire de la chaleur était la même à tous les âges, si l'on pouvait à toutes les époques de la vie, résister également à l'influence des conditions atmosphériques, il est évident que nos habits pourraient toujours être les mêmes. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. Nous avons déjà dit que l'organisme produisait d'autant moins de chaleur que l'homme se rapprochait davantage de l'instant de la naissance. Il en résulte une nécessité absolue d'avoir recours aux moyens les plus capables de préserver le corps de ce refroidissement successif si dangereux à cet âge. Les expériences de M. Edwards prouvent bien que les jeunes animaux se réchauffent rapidement, lors même que leur température propre a subi une diminution extrême; mais elles établissent aussi que la mort est très souvent le résultat de ce refroidissement. Il faut donc mettre en usage les moyens les plus propres à préserver les enfants d'un abaissement de température qui leur est si préjudiciable.

L'hygiène de la première enfance semblerait devoir rentrer dans le domaine exclusif des mères. Mais dans l'espèce humaine la raison qui se forme du résultat des expériences ne vaut pas l'instinct des êtres moins parfaits, et de là beaucoup d'erreurs que la science condamne, mais que l'ignorance et la routine perpétuent. Chose remarquable, c'est plus particulièrement au sein des nations civilisées que l'on rencontre des coutumes barbares et capables de compromettre l'existence des individus. Il semble qu'un état social plus parfait comporte nécessairement un plus grand nombre de préjugés absurdes et meurtriers. C'est sans doute à cause de cela que des écrivains moroses ont accusé le société tout entière et posé en principe que l'état social conduisait à la barbarie.

Nous n'avons point à combattre ce paradoxe; il nous suffira de faire remarquer que ces coutumes si blâmables nées au sein de l'ignorance, ne résistent pas aux progrès continuels des lumières, et que les efforts de tout homme instruit doivent tendre à en effacer jusqu'aux dernières traces. L'absurde coutume du maillot disparaît peu à peu et bientôt il ne restera plus que le souvenir d'une pratique aussi dangereuse. Comment concevoir en effet que l'on se soit avisé de condamner à une immobilité absolue un enfant nouveau-né; que l'on ait placé dans une extension complète et permanente ses membres jusque-là fléchis sur eux-mêmes et libres de toute entrave, que l'on ait comprimé la poitrine et le ventre d'un petit être chez lequel les parois de ces cavités, toujours mobiles, tendent sans cesse à s'agrandir; enfin que l'on se soit mis volontairement dans l'impossibilité de le nettoyer aussi souvent que cela est nécessaire? Assurément le plus simple bon sens indique une conduite tout-à-fait opposée; mais il en a été de cela comme de beaucoup d'autres choses, et l'on n'est arrivé à la vérité qu'après avoir payé un large tribut à l'erreur.

Aujourd'hui l'on sent généralement la nécessité de donner aux enfants des vêtements souples, moelleux, mauvais conducteurs de calorique, et par conséquent capables de les soustraire à la perte de chaleur qui les menace. On veut aussi que ces vêtements ne nuisent en rien à la liberté de leurs mouvements; parce que cette mobilité favorise le jeu de tous les organes et augmente d'autant la vitalité de l'individu. Ces principes d'hygiène sont généralement adoptés, et si quelques personnes suivent encore une méthode différente, il faut l'attribuer à l'ignorance la plus profonde.

Ces langes chauds et moelleux, destinés à envelopper tout le corps de l'enfant, deviennent moins nécessaires à mesure qu'il acquiert de la force. Aussitôt qu'il commence à pouvoir se soutenir, on le débarrasse de ces entraves, on laisse à ses membres toute leur liberté, et l'on voit alors sa chaleur s'accroître par le seul fait de l'exercice continuel auquel il se livre. Bientôt sa vigueur n'a plus rien à redouter des circonstances atmosphériques. Nous voyons dans les col-

léges les enfants se dépouiller d'une partie de leurs vêtements pour jouer en plein air, lorsque les adultes se plaignent du froid. C'est alors qu'il faut seconder cette disposition du jeune âge à braver la rigueur des saisons, c'est alors qu'il faut concourir par tous les moyens possibles à endurcir la constitution, et le choix des vêtements peut y contribuer beaucoup. Qu'ils soient composés seulement de laine et de coton, assez amples pour ne gêner en rien les mouvements, qu'ils soient maintenus propres et secs, et cela doit suffire à ceux qui se portent bien. Nous parlerons plus tard des modifications qu'il faut faire subir aux vêtements, suivant l'état de santé des individus.

Arrivé à l'époque de son développement complet, l'homme a, pour le diriger dans le choix de ses vêtements un guide sûr : ce sont ses sensations, ses besoins, et s'il sait résister convenablement aux ridicules exigeances de la mode, il trouvera dans cette partie de l'hygiène, un moyen très efficace de maintenir sa santé dans un parfait équilibre. Élevé loin de la mollesse, il aura appris de bonne heure à braver jusqu'à un certain point les changements extrêmes de température ou d'humidité, et il lui suffira de quelques précautions bien simples pour se mettre à l'abri de tout danger de ce côté. Malheureusement l'état social comporte de grandes inégalités de condition, d'aisance, et ceux-là mêmes qui sont le plus exposés aux intempéries des saisons, sont justement ceux qui ont le plus de peine à s'y soustraire par des vêtements bien appropriés. Mais alors on voit l'habitude suppléer en partie à ce défaut de soins hygiéniques et la constitution des hommes du peuple s'endurcir en proportion du besoin qu'ils en éprouvent.

Lorsque par suite des progrès de l'âge, la caloricité diminue, il devient indispensable de faire usage de vêtements qui se rapprochent pour les qualités physiques, de ceux que nous avons conseillés aux enfants. Ce rapprochement a été fait il y a bien long-temps et tous ceux qui ont écrit sur l'hygiène ont conseillé de soustraire les vieillards à l'action brusque de la température. La peau qui a perdu une grande partie de sa vitalité, a besoin d'être protégée par des

vêtements isolants, mauvais conducteurs de calorique, et sous ce rapport, la laine remplit parfaitement le but. En maintenant une température doucement égale à l'extérieur du corps, on favorisera les phénomènes de circulation, si importants chez les gens âgés, et l'on évitera les congestions qui ont une grande tendance à se faire au sein des principaux organes. Toute l'hygiène des vieillards est là, en quelque sorte, et leur vie sera d'autant plus sûrement protégée, qu'on parviendra à les garantir de l'action brusque des changements atmosphériques.

Voyons maintenant si la considération du sexe influe d'une manière quelconque sur le choix des vêtements.

La différence fondamentale qui existe entre les vêtements des deux sexes, a exercé la sagacité de beaucoup d'écrivains. On retrouve cette différence dans tous les pays, dans toutes les conditions physiques et morales des sociétés, et si quelques peuplades des régions boréales font exception, cela n'infirme pas la règle. On ne peut pas douter que les différences qui existent dans l'organisation n'aient entraîné comme conséquence nécessaire, ces formes de vêtement regardées à tort par quelques auteurs comme une simple anomalie. Il résulte en effet, de recherches exactes sur l'organisation physique de la femme, que son développement est moindre que celui de l'homme sous tous les rapports, qu'elle a moins de taille, moins de force, moins de caloricité, et que par conséquent elle a besoin d'un costume approprié à sa faiblesse. Il faut plus de précautions pour la soustraire à l'influence des causes extérieures, il faut des vêtements plus chauds, plus légers, plus souples.

Dès l'enfance, la femme offre cet ensemble de délicatesse, de faiblesse relative, qui nécessite un concours de circonstances toutes particulières pour protéger sa vie. La myotilité est moindre que chez les garçons, la chaleur n'est pas produite en aussi forte proportion, l'appareil digestif moins robuste ne prépare pas une aussi grande quantité de matériaux réparateurs, par conséquent il faut suppléer à ce défaut d'énergie vitale, par des moyens extérieurs plus puissants. Les vêtements nécessaires à cet âge sont composés d'étoffes soyeuses,

de tissus abondamment pourvus de poils, de fourrures, de bourre de soie, de tricots de laine; en un mot, des matières les plus éminemment propres à conserver la chaleur du corps. Les petites filles sont revêtues de robes blanches et nous avons expliqué l'avantage attaché à l'usage de cette couleur. La malpropreté des garçons ne permet guère d'y avoir recours. Ainsi vêtues, les jeunes filles se montrent encore frileuses, ce qui tient aux différentes circonstances d'organisation relatées précédemment.

Lorsque la puberté se manifeste, lorsque le corps acquiert tout son accroissement, la femme peut alors trouver dans ses propres sensations une règle de conduite relativement anx vêtements nécessaires. Mais bien plus encore que l'homme, elle doit obéir aux prescriptions insensées de la mode, elle doit se soumettre à mille tortures pour acquérir certaines beautés de convention, trop heureuse encore quand sa santé n'est pas menacée et détruite par des coutumes absurdes. Nous exposerons nos idées à cet égard, lorsqu'il sera question des différents vêtements en rapport avec les parties du corps qu'ils doivent recouvrir. Nous ne pouvons que les indiquer ici d'une manière générale.

Comme chez l'homme, les progrès de l'âge apportent des modifications dans la constitution physique de la femme et nécessitent par conséquent des moyens capables d'y remédier. Mais, de même que l'enfance de la jeune fille a besoin de plus de soins et de protection que celle du garçon, de même aussi les femmes âgées exigent des moyens très efficaces pour résister aux causes de refroidissement qui les entourent. Il suffit de parcourir les grands hôpitaux destinés à servir d'asile aux vieillards de l'un et de l'autre sexe, pour constater la différence qui existe entre eux, sous le rapport du besoin de combattre les influences extérieures. Les poêles, les chaufferettes, les liqueurs spiritueuses on aromatiques sont des objets de première nécessité à la Salpétrière. Il en est de même des vêtements qui sont plus nombreux, plus épais, plus chauds et qui suffisent cependant à peine pour les préserver des influences fâcheuses des brusques variations de température ou autres.

Ce que nous avons dit sur ce chapitre, suffit pour mettre hors de doute la nécessité de modifier les vêtements, aussi bien sous le rapport de l'âge que sous celui du sexe.

CHAPITRE IV.

Quels sont les rapports de forme qui doivent exister entre les vêtements et les diverses parties du corps?

Nous avons à examiner dans ce chapitre un grand nombre d'objets différents; aussi pour éviter les omissions ou les redites, nous passerons en revue chacune des pièces qui composent le vêtement des deux sexes, en commençant par l'homme, et en examinant d'abord les vêtements de la tête, du tronc et des extrémités. Ce procédé, tout minutieux qu'il paraisse, a l'avantage de permettre d'établir des règles qui s'appliquent à chaque objet en particulier : en pareille matière les généralités sont superflues.

Cependant, avant d'étudier les vêtements de la tête, il conviendrait peut-être d'examiner jusqu'à quel point il est nécessaire de couvrir cette partie d'un vêtement quelconque. Suivant Percy, l'introduction des chapeaux, en France, ne date que du règne de Charles VIII. Les Grecs et les Romains ne se couvraient la tête que dans quelques circonstances rares, en voyage, ou lorsqu'ils étaient malades; les Gaulois n'agissaient pas autrement. Les guerres fréquentes rendirent nécessaire une armure capable de protéger cette partie importante du corps, et, peu à peu, l'usage des couvre-chefs s'établit. Beaucoup de pratiques nées au sein de la guerre et dues à la nécessité de se préserver contre l'atteinte des armes ennemies, devinrent habituelles et persistèrent en l'absence de la cause qui les avait fait naître.

Quoi qu'il en soit de l'origine du chapeau et de toutes les espèces de couvre-chef usitées en France ou ailleurs, il y a dans l'emploi de

ce genre de vêtement une chose importante à considérer. Son but est évidemment de protéger la tête contre l'action des causes extérieures, bien plutôt que de prémunir cette partie contre les variations de température, ou toute autre condition atmosphérique analogue. En effet, les cheveux et autres parties du système pileux qui recouvrent le crâne et les parties latérales de la face, sont très suffisants pour empêcher l'action de ces causes, et le chapeau serait tout-à-fait superflu s'il n'avait pas une utilité réelle, s'il ne mettait pas la tête à l'abri du choc des corps qui peuvent l'atteindre. Mais bornons-nous à cet aperçu, et voyons ce qu'il y a de plus important dans cette première partie de notre sujet.

Aux premiers temps de la vie, la tête est molle, flexible, son ossification est incomplète, et toute compression exercée sur un point quelconque de sa circonférence peut en modifier la forme. Ces conditions d'organisation rendent cette partie très impressionnable et nécessitent l'emploi d'un vêtement capable à la fois de prévenir l'impression fâcheuse du froid sur une surface éminemment vivante, et, d'un autre côté, de mettre l'organe lui-même à l'abri des chocs qui ne manqueraient pas de compromettre ses fonctions ou sa texture délicate. C'est pour atteindre ce double but que l'on prend tant de précautions pour recouvrir la tête des enfants et qu'on arme cette partie d'agents protecteurs dès que l'individu qui commence à marcher peut tomber et se blesser à chaque instant.

Les diverses espèces de bourrelets inventés dans cette intention, sont fort utiles, et ceux qui ont été fabriqués dans ces derniers temps avec des tiges flexibles de baleine, réunissent à beaucoup de légèreté, une solidité suffisante. Mais il n'en est pas de même de beaucoup de coiffures qui compriment trop la tête et s'opposent au développement régulier de cette partie importante. Il est des pays où les parents exercent une compression méthodique sur la tête des enfants, dans l'intention bizarre de modifier la forme du crâne et de produire artificiellement un genre de beauté de convention Les Caraïbes et quelques peuplades de la Polynésie sont dans ce cas. Mais sans avoir le désir d'arriver à un tel résultat, quelques parents peu attentifs y

parviennent à leur insu, et au grand détriment des enfants. Le docteur Foville, frappé de la difformité que présente le crâne d'un grand nombre d'aliénés, a recherché quelle en pouvait être la cause, et il a vu que dans beaucoup de cas, l'allongement de la tête, la saillie de l'occiput et la dépression circulaire du front dépendaient du genre de compression exercée par les coiffures qu'on donne aux enfants. En effet, la hauteur des bonnets que l'on porte habituellement dans le département de la Seine-Inférieure, exige que l'on habitue de bonne heure la tête des jeunes filles à supporter ce fardeau, et pour y parvenir, on entoure la tête des enfants d'un bandeau qui partant du sommet du frontal, se termine au-dessous de la base occipitale, passant à droite et à gauche au-dessus de la conque de l'oreille.

Cette cause d'une difformité accidentelle, déjà signalée par M Foville, en 1829, a été l'objet d'un mémoire important publié en 1834. L'auteur rapporte un grand nombre de faits qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de cette étiologie, et il indique comme moyen prophylactique, de renoncer à cette pratique si préjudiciable. L'idiotie, l'épilepsie, la démence, et autres lésions profondes des fonctions intellectuelles ou sensoriales, sont trop souvent le résultat de cette habitude vicieuse.

Il est très convenable d'habituer les enfants à rester la tête découverte. On parviendra ainsi, dans bien des cas, à les préserver d'un grand nombre d'accidents cérébraux, qui surviennent si souvent chez eux, et qui paraissent dépendre, le plus souvent, de l'extrême susceptibilité de cette partie. Les enfants chez lesquels on fait usage de bonnets épais et chauds, ne peuvent ensuite les quitter sans en être incommodés, et il y a tout à gagner pour eux à supporter habituellement l'impression de l'air libre : ces préceptes sont applicables aux enfants des deux sexes.

Quand quelques circonstances particulières réclament l'emploi d'une coiffure, il faut alors donner la préférence à celles qui sont légères, fraîches, et capables de conduire facilement le calorique. Sous ce rapport, l'hygiène de la tête diffère essentiellement de celle des autres parties du corps. Un bonnet épais et chaud détermine

promptement une accumulation de chaleur, et, par suite, une congestion sanguine qui ne peuvent manquer d'avoir de fâcheux résultats pour les enfants. Les serre-têtes en toile, attachés par un cordon au-dessous de la mâchoire inférieure, réunissent toutes les conditions désirables en pareil cas, et doivent être préférés à tous les fichus vantés par la mode et adoptés par le luxe.

Lorsque l'on avance en âge, que les cheveux en moins grand nombre ne garnissent plus suffisamment le crâne, et exposent cette partie à des refroidissements dangereux, il faut bien alors faire usage d'une coiffure quelconque, surtout pendant la nuit, alors que la température subit des variations plus considérables, et que le corps plongé dans le sommeil, ne réagit plus avec autant d'énergie contre les causes extérieures. C'est dans ces circonstances qu'on a recours à ces bonnets de coton que le caprice de la mode a voués au ridicule et qui sont loin de mériter tous les reproches qu'on leur adresse. Peu importe, au reste, que la tête soit enveloppée de ces ignobles bonnets ou de fichus élégants, de madras somptueux, la chose essentielle, c'est que ce corps quelconque préserve la partie en question du contact de l'air froid et humide, et éloigne la cause occasionnelle d'une foule d'incommodités fâcheuses.

Pendant le jour, l'usage a prescrit le chapeau qui remplit fort mal le but qu'on se propose d'atteindre. Ce vêtement, bizarre de forme, lugubre par sa couleur, incommode sous tous les rapports, ne recouvre que fort incomplétement la tête, laisse les yeux exposés à l'action de la lumière, ne protége presque pas les oreilles, comprime le front et les tempes, et n'offre, en un mot, aucun des avantages que réclame sa position. Soumis à tous les caprices de la mode, il change de forme chaque année, non pour se perfectionner, mais uniquement pour la plus grande gloire de ceux qui le fabriquent. Cependant l'emploi du coton et de la soie en tissus, substitués au feutre de poil de lapin ou de castor, est un véritable progrès auquel il faut applaudir, en ce sens que les chapeaux sont devenus plus légers. Il faut également approuver l'usage des chapeaux blancs ou gris, des chapeaux en natte de paille ou de différents tissus végétaux d'une grande

finesse, qui sont employés dans les pays chauds, et que l'on commence à adopter chez nous lorsque la saison l'exige. Il en est de même de cette multitude de casquettes si fort en usage de nos jours, et qui remplissent bien mieux que les anciens chapeaux le but auquel tendent toutes les coiffures.

Lorsque la vieillesse ou une cause quelconque ont détruit la chevelure, il devient nécessaire pour beaucoup d'individus de suppléer à ce qui manque par une chevelure artificielle. L'usage des perruques plus ou moins complètes a été long-temps une affaire de mode, et cette coutume parfaitement absurde a eu, comme on sait, autant de détracteurs que d'apologistes. Prôneurs, critiques et perruques sont passés, et ne forment plus qu'un petit épisode de l'histoire des folies humaines. Mais ce qui reste, c'est le besoin très réel de recouvrir d'une chevelure postiche certains crânes dont la nudité n'est pour ceux qui le portent que le moindre des inconvénients. La calvitie entraîne souvent à sa suite des céphalalgies opiniâtres, des coryzas chroniques, des douleurs dentaires, un affaiblissement de la vue, des ophtalmies rebelles, et beaucoup d'autres maux déjà signalés par Galien, et contre lesquels le plus efficace de tous les remèdes est l'usage de la perruque. Nous renvoyons pour plus amples détails sur ce sujet à l'article de Percy, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, tome XLI.

La coiffure des femmes consiste dans un grand nombre de bonnets, fichus, chapeaux, toques de forme et de couleur très variables. Leur chevelure, plus abondante que chez l'homme et conservée dans toute sa longueur, constitue à la fois un ornement et une coiffure. Les soins qu'elle comporte seront appréciés dans la seconde partie de cette thèse, lorsque nous traiterons des cosmétiques. La nécessité de restreindre ce travail dans des limites convenables nous engage à omettre beaucoup de détails sur les coiffures et à passer outre.

La face, en raison du haut degré de vitalité departi à la peau qui la revêt, par suite du grand développement de son réseau capillaire et de l'activité de la circulation, enfin à cause des nombreux cryptes muqueux et sébacés qui l'assouplissent sans cesse, n'a pas besoin

d'un vêtement spécial. Cependant cela est nécessaire dans certaines professions, quand il faut la soustraire à l'action d'un foyer ardent ou de toute autre cause analogue. Nous ne devons pas omettre de faire mention des masques, objet de goût, de mode, de déguisement, et dont l'usage a été signalé comme une cause d'altération, d'étiolement de la peau, surtout à une époque où l'on en faisait un véritable abus. Il en sera question à l'article Cosmétiques.

Les vêtements destinés à préserver le col sont fort importants et peuvent donner lieu à beaucoup de préceptes hygiéniques. C'est encore ici le cas de faire remarquer que les différentes espèces de cravates, dont le nom lui-même ne date en France que de la fin du XVIIIe siècle, sont une invention moderne et que beaucoup de peuples négligent encore aujourd'hui. Les Orientaux et beaucoup de nations vivant sous un ciel moins doux laissent le col exposé à l'air libre et doivent à cette coutume d'ignorer presque entièrement des angines et autres maladies si communes dans notre pays. Ici s'applique encore la remarque faite précédemment sur la nécessité de s'habituer dans le jeune âge à supporter les variations de température; mais les coutumes sociales ne permettant pas de conserver le col à découvert au-delà de la première jeunesse, il en résulte bientôt que cette partie sans cesse enveloppée ne peut plus être exposée au contact de l'air froid sans en ressentir quelque dommage.

Les différentes espèces de cravate usitées dans nos climats tempérés se composent de tissus de coton, de soie, plus ou moins épais et que l'on soutient au moyen d'une sorte de carcasse en baleine flexible ou en poils de sanglier réunis par petits faisceaux. On se sert encore de cols de crin, de cuir préparé de certaines manières, enfin de diverses substances plus ou moins propres à revêtir la forme du col et à le protéger contre l'action des agents extérieurs. Cette partie de nos vêtements a subi d'innombrables modifications sous l'empire de la mode, du caprice ou du besoin. Souvent la cravate a offert de nombreux inconvénients, soit à cause de sa dureté, de son inflexibilité, soit en raison du degré de pression qu'elle exercait sur les vaisseaux du col. Cette partie, qui renferme de gros troncs vasculaires artériels

et veineux, qui est traversée par les voies aériennes et qui de plus est sans cesse exposée à des mouvements fort étendus, ne peut sans de grands inconvénients éprouver un certain degré de compression. Et cependant la mode a long-temps prescrit à ses victimes de se serrer fortement le col, au point de déterminer des congestions cérébrales, des apoplexies. Il s'agissait d'obtenir une certaine coloration du visage, une bouffissure indiquant la bonne santé, et ce beau résultat d'une torture passagère s'achetait souvent au prix d'infirmités incurables.

De nos jours, ces procédés extravagants ne trouvent plus d'admirateurs. On a compris que la cravate devait réunir la souplesse à la chaleur, et que pour préserver le col d'une angine ou d'une douleur rhumatismale, il ne fallait pas s'exposer à une congestion veineuse dans les méninges. C'est en effet ce que l'on n'a plus l'occasion d'observer, même parmi les plus humbles esclaves de la mode. Les cols de velours ou de satin que tout le monde porte aujourd'hui, n'offrent aucun des inconvénients qu'on pouvait reprocher à bon droit aux cravates de mousseline ou de batiste qui se roulaient en corde autour du cou, ou bien aux cravates empesées beaucoup trop raides qui gênaient la circulation, nuisaient aux mouvements de la tête et forçaient le patient à se mouvoir tout d'une pièce.

C'est surtout chez les vieillards qu'il faut donner beaucoup d'attention à la cravate, afin d'éviter la compression des vaisseaux veineux si fâcheuse à cette époque de la vie. On doit donc la choisir parmi celles dont le tissu plus élastique et plus doux s'accommode le mieux aux mouvements de la partie ainsi qu'aux saillies qu'elle offre alors. Dans le cas où l'on aurait affaire à un homme replet, de constitution dite apoplectique, il faudrait redoubler de précaution pour éviter les inconvénients dont nous parlons.

Les femmes font aussi usage quelquefois de cravates, mais bien moins souvent que les hommes et quand elles en portent, elles sont plus légères et ne consistent guère qu'en tissus de soie d'une grande finesse. D'ailleurs elles ne se soumettent jamais à une pression aussi forte que celle que l'habitude nous fait supporter impunément. Quelquefois, lors de la saison rigoureuse, elles font usage de fourrures

disposées en cravates et qui sous le nom de boas, remplissent mieux que chez nous le but qu'elles se proposent. Ce genre de vêtement, qui réunit la chaleur à la souplesse et la légèreté, les préserve parfaitement bien du froid extérieur et doit être être conseillé par le médecin hygiéniste. Son usage est un véritable progrès qu'il faut encourager par tous les moyens possibles.

Nous devons traiter maintenant des différentes espèces de vêtements qui servent à recouvrir le tronc et les membres. Ici la question se complique; les objets destinés à un même usage se multiplient, et pour établir un peu d'ordre dans la description de ces vêtements, il faut les réduire à leurs éléments les plus simples, à ce qu'ils ont d'indispensable.

Parmi les vêtements destinés à recouvrir le tronc, il en est qui s'appliquent immédiatement sur la peau, d'autres qui recouvrent ces premiers et ont pour but de conserver la température propre du corps; enfin il en existe une troisième espèce, que l'on place tout-à-fait en dehors et qui complète ce système de protection contre les influences extérieures. Cette complication de moyens analogues et dirigés vers un même but, appartient aux temps modernes, aux peuples civilisés. L'antiquité ne nous offre rien de semblable et une ou deux pièces au plus formaient tout le costume des Romains et des Grecs. A la vérité, ces peuples avaient l'habit de guerre qui différait complétement de celui que l'on portait en temps de paix et le premier offrait un assez grand nombre de parties, destinées à protéger le corps contre les coups de l'ennemi. Mais le costume civil se faisait remarquer par une grande simplicité.

Chez les nations modernes, les vêtements habituels sont une modification légère de l'habit de guerre. Les Orientaux seuls ont conservé les draperies larges et flottantes, tandis que les habitants de la vieille Europe ont resserré de plus en plus les diverses pièces de leur costume habituel. Cela est arrivé à un tel point d'exiguité qu'il n'y a aucune différence essentielle entre l'habit militaire et les vêtements civils. L'activité des relations sociales ne comporte plus ces larges draperies dans lesquelles on s'enveloppait autrefois; il faut

que le costume permette une grande liberté dans les allures, et de là cette exiguité si mesquine de nos vêtements quand on les compare à la noblesse du costume des anciens.

Mais le changement le plus remarquable survenu dans le système d'habillement moderne, c'est l'usage du linge de corps, usage à peu près inconnu des peuples de la Grèce et de l'Italie, et qui a entraîné de grandes modifications dans l'hygiène publique et privée. Les tissus de fil et de coton désignés sous le nom de *toile*, ne commencèrent à être employés en France, que vers la fin du douzième ou treizième siècle, et encore fallut-il un laps de temps très considérable pour que l'usage en devînt général. Des recherches historiques sur l'histoire des vêtements, seraient loin d'être un hors-d'œuvre en hygiène. Les piquants articles dont Percy a enrichi le Dictionnaire des Sciences médicales, prouvent que cette érudition de bon goût n'était pas destinée à satisfaire une vaine curiosité. On voit en effet, que les changements survenus dans la forme et la nature des vêtements en ont entraîné beaucoup d'autres dans le régime habituel des peuples. Les bains publics qui formaient chez les anciens la partie la plus importante de la prophylactique et de la thérapeutique, les bains qui étaient non pas une affaire de luxe, mais un objet de première nécessité pour tous, les bains, dis-je, ont cessé de jouer un aussi grand rôle dans l'hygiène publique, uniquement parce que les vêtements ont changé de forme et de nature. Alors que tout le monde était enveloppé de laine, il y avait nécessité de nettoyer la peau par des lotions fréquentes et de calmer l'irritation produite par le contact de ces tissus rugueux. Depuis qu'on a substitué à ces tuniques de laine des chemises de toile, depuis que le linge est devenu d'un usage habituel, la coutume des bains fréquents est tombée en discrédit, parce que le besoin n'était plus le même. Il suffisait alors de changer de linge pour se maintenir dans un état de propreté convenable. Reste à savoir, si ce nouvel état de choses n'a pas conduit à une négligence fâcheuse sous ce rapport, et si la malpropreté proverbiale de certaines nations ne dépend pas de cette cause. C'est ce qui prouve pour la millième fois, que les meilleures choses peuvent avoir de

grands inconvénients. Au surplus, nous reviendrons sur cette question dans la seconde partie de notre travail.

La chemise, formée d'un tissu de toile de lin, de chanvre ou de coton, recouvre tout le tronc depuis le col jusqu'aux genoux. Elle présente beaucoup de variétés de forme, dont l'examen nous entraînerait trop loin. Les avantages réels de ce vêtement, sont de se charger avec facilité de la matière sécrétée par la peau, d'exercer sur ce tissu une action légère qui n'excite pas sa sensibilité à un trop haut point, et ne sollicite pas l'exhalation cutanée. D'un autre côté, ce tissu est bon conducteur de calorique, et il offre le double inconvénient de s'imbiber facilement de sueur et de permettre une prompte évaporation, ce qui amène un refroidissement rapide. Mais ces désavantages sont effacés par l'adjonction de vêtements extérieurs qui s'opposent à l'action de l'air. Il y a en définitive, un mérite réel dans la forme et l'usage des chemises, elles peuvent être lavées facilement et souvent, leur dessiccation est complète en peu de temps; enfin, elles réunissent la plupart des conditions que l'on doit rechercher dans un vêtement quelconque, la commodité et la propreté.

Les chemises ne doivent être ni trop épaisses, ni trop minces; dans le premier cas elles irritent la peau et produisent un malaise que l'habitude peut à peine rendre supportable; dans le second elles se chargent trop promptement des sécrétions cutanées, se sèchent trop vite sur l'individu qui les porte et l'exposent à un refroidissement subit et dangereux.

Il faut changer souvent de linge, et à cet égard la position particulière des individus entraîne de grandes différences. Les gens riches en prennent tous les jours de nouveau, ce qui constitue plutôt une habitude de luxe, une sensation agréable renouvelée, qu'un besoin véritable. Il serait à désirer que ce vêtement fût d'un prix en général moins élevé, afin que la classe des ouvriers pût en posséder un nombre suffisant pour en changer plus souvent. C'est surtout à ceux qui travaillent beaucoup, qui transpirent abondamment, qui sont exposés à l'action de différentes espèces de poussière, que le changement de linge est nécessaire, et malheureusement c'est parmi ces

personnes qu'il y a à la fois misère et défaut de soins, incurie profonde, malpropreté habituelle, et par suite, une foule de maladies qui en sont le résultat.

Une des pratiques les plus salutaires, c'est de changer de chemise le soir et le matin, en entrant au lit et en se levant. Rien n'est plus favorable à la santé. L'odeur, l'humidité du linge que l'on quitte se dissipent, s'évaporent au lieu de s'altérer par un contact prolongé avec le corps. Dans les pays méridionaux où la misère est commune et par conséquent le linge rare, le peuple se couche tout nu et expose en plein air la chemise qu'il a quittée en se mettant au lit. Cette pratique est très bonne et compense en partie les inconvénients de la rareté de ce genre de vêtement.

Certains ordres religieux dans lesquels une règle sévère impose de rudes privations, ne font jamais usage de linge de corps et supportent le contact des vêtements de laine, souvent grossiers et rarement renouvelés. Il en résulte de nombreux inconvénients dont la malpropreté est certainement le moindre. Mais nous ne voulons pas anticiper sur un des chapitres suivants, dans lequel nous déterminerons le degré d'utilité des vêtements de laine ou de coton appliqués immédiatement sur la peau, et les circonstances dans lesquelles il convient d'avoir recours aux uns ou aux autres.

Nous avons à examiner maintenant la pièce essentielle du vêtement des hommes, celle que nos mœurs, notre climat et nos habitudes sociales rendent indispensable, la culotte enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il serait curieux de voir comment cette partie de notre costume est arrivée au point de perfection où nous la voyons maintenant, comment sont survenus peu à peu les changements énormes qu'elle a subis dans les siècles précédents ; mais ce travail est tout fait dans l'article *culotte* du Dictionnaire des Sciences médicales et dans le piquant ouvrage du docteur Clairian. Nous devons nous borner à une appréciation sommaire des avantages ou des inconvénients de ce vêtement nécessaire, renvoyant aux sources indiquées pour de plus amples détails, que ne comporte ni la nature de cet ouvrage ni le peu de temps qui nous est octroyé.

La culotte est destinée à recouvrir la moitié inférieure du tronc et la plus grande partie des membres abdominaux. Autrefois elle se fixait par une ceinture autour des lombes et ne descendait pas au-delà du genou, mais de nos jours, elle remonte vers le milieu du dos en prenant son point d'appui sur les épaules au moyen de bretelles, et descend jusqu'au bas de la jambe. Ainsi disposée, elle offre encore un grand nombre de variétés dans la forme, dans la largeur, et ce qui est plus important, elle présente des différences nombreuses relativement à la nature des tissus dont elle est faite. Nous allons indiquer succinctement les principales variétés que l'on rencontre de nos jours et dans nos climats tempérés.

Les étoffes de laine connues sous le nom générique de drap, et variées à l'infini par suite des progrès de l'industrie manufacturière, forment habituellement la matière des pantalons et présentent de grands avantages sous le rapport de leur solidité, de leur souplesse et de leurs propriétés isolantes. La laine dont se compose cette étoffe, conduit mal le calorique et, comme nous l'avons démontré dans le second chapitre, conserve d'autant mieux la chaleur du corps, qu'elle est plus abondante, plus molle, et qu'elle contient plus d'air dans les mailles de son tissu. On fait encore des culottes avec des étoffes de coton, de toile de lin ou de chanvre, de soie, et dans certains pays avec les filaments extraits de la tige ou des feuilles de quelques plantes monocotylédones. Toutes ces substances ne valent pas la laine, en raison des propriétés spéciales dont elle est douée, et il n'est pas douteux qu'on ne doive lui donner la préférence dans l'immense majorité des cas.

Mais il s'agit ici d'examiner surtout les rapports de forme qui doivent exister entre ce vêtement et les parties qu'il est destiné à recouvrir. On a beaucoup discuté sur ce sujet qui est d'un haut intérêt. La forme du pantalon influe d'une manière remarquable sur les principales fonctions des viscères abdominaux et thoraciques. Si elle est étroite, collante comme on le dit, elle comprime les organes, trouble le cours naturel de la circulation des fluides, atrophie certains muscles, en un mot occasione de grands désordres dans toute

l'économie. Les bizarreries de la mode ont largement expérimenté en ce genre, et la science n'eût jamais pu se permettre d'aller aussi loin dans cette voie que ne l'ont fait ceux qui ne savent rien refuser au bon ton. On a vu en effet des pantalons tellement étroits et d'un tissu tellement serré, que le patient ne pouvait y entrer qu'à la suite d'un travail violent. M. Quatremère-Disjonval a décrit l'opération laborieuse au moyen de laquelle un personnage célèbre descendait peu à peu dans une culotte que plusieurs laquais tenaient élevée, et qu'il ne parvenait à revêtir complétement qu'après des secousses violentes et longuement répétées. La compression exercée sur les membres inférieurs et sur tout le tronc, occasionait une pléthore artificielle vers la tête, et plus d'un séide de cette mode ridicule a payé de sa vie le plaisir d'étaler ses formes en public.

D'un autre côté, la largeur excessive des culottes a de nombreux inconvénients. En s'éloignant de la peau, le tissu qui les forme ne peut plus conserver la chaleur du corps, et d'un autre côté, l'absence de point d'appui abandonne à leur propre poids des organes qui ont besoin d'être soutenus. On sait combien de maladies graves étaient la conséquence du genre de costume chez les peuples *togati*, et ne se rencontraient pas chez ceux qui, suivant l'expression ancienne, étaient *braccati*. Il faut donc donner à cette partie de nos vêtements une dimension convenable, et s'éloignant également des deux extrêmes que nous avons décrits. Sous ce rapport, l'usage actuel est digne d'éloges; la culotte telle qu'on la porte généralement de nos jours, remplit parfaitement le but proposé, et il est à désirer que quelque nouveau caprice de la mode ne vienne pas détruire le bien auquel on est arrivé après tant d'efforts.

Le perfectionnement le plus remarquable que l'on ait apporté dans ce genre de vêtement, consiste dans l'addition des bretelles que nous avons déjà indiquées plus haut. En prenant son point d'appui sur les épaules, la culotte n'a plus exercé de compression circulaire au-dessus des hanches, et les viscères abdominaux sont ainsi débarrassés d'une cause puissante d'altérations. Il paraît évident qu'un grand nombre de hernies étaient le résultat direct de ce

genre de compression. Une même remarque s'applique aux anciennes culottes courtes qui s'attachaient au-dessous du genou au moyen de jarretières assez fortement serrées pour soutenir les bas. Ces liens gênaient la circulation veineuse, produisaient des varices, des œdèmes, et de là cette multitude d'ulcères incurables que l'on remarquait aux jambes. Il y a un véritable progrès dans la suppression de tous ces liens circulaires. Une autre amélioration non moins importante, mérite encore d'être signalée, c'est celle qui consiste dans la nouvelle direction donnée aux ouvertures supérieures de ce vêtement. L'hiatus vertical de nos pantalons actuels est mille fois préférable à l'ancien *pont* qui rendait vraiment difficile l'accomplissement d'un besoin naturel assez fréquent. Les tailleurs modernes ont beaucoup fait en faveur de la miction.

Il y a cependant un genre de vêtement d'un usage habituel dans les climats tempérés, et qui offre la plupart des inconvénients que nous venons de reprocher à la culotte ancienne. Nous voulons parler du *caleçon*, espèce de culotte courte, destinée à préserver les membres inférieurs contre l'action des culottes de drap, et qui sert à donner un point d'appui aux bas. On peut en diminuer le désavantage en le soutenant au moyen des bretelles du pantalon, comme cela se pratique actuellement, et en retenant les bas au moyen de jarretières élastiques. Du reste, l'usage du caleçon est une affaire de propreté d'autant plus nécessaire que l'on lave plus rarement les pantalons de drap.

Nous avons dit que la culotte ne recouvrait que la base du thorax. Il a fallu employer un vêtement particulier pour envelopper la poitrine et ce vêtement porte le nom de *gilet*. Placé sur la chemise, il devrait offrir les mêmes qualités que le pantalon, et cependant il est presque toujours composé d'étoffes beaucoup plus fines et bien moins capables d'isoler la poitrine. Le gilet est le plus souvent de soie, de coton, et ces tissus serrés, luisants, deviennent dans ce cas, de très bons conducteurs de calorique. C'est pour remédier à ces inconvénients que l'on a placé en dehors de ce vêtement une autre en-

veloppe, qui porte particulièrement le nom d'habit et qui protége avec efficacité le corps contre la température extérieure.

L'habit proprement dit recouvre la poitrine, la partie postérieure du tronc et surtout les bras jusqu'aux poignets. Cette pièce essentielle du costume de l'homme a subi encore plus de modifications que toutes les autres, tant sous le rapport des tissus dont on la compose, que sous celui de sa forme. C'est surtout dans notre pays, que ces variations ont été le plus nombreuses; aussi un auteur qui avait publié une description de l'habit de tous les peuples de l'Europe, ne pouvant saisir un temps d'arrêt dans la mode française, et désespérant d'y parvenir jamais, peignit dans son recueil un homme nu et portant sous son bras une pièce d'étoffes de toutes les couleurs. Il faut convenir que nous avons long-temps mérité ce reproche, et aussi que nous ne devons plus le supporter. La forme actuelle de notre habit, quelque ridicule et incommode qu'elle soit, ne varie plus depuis long-temps, ou du moins n'offre plus que des changements sans importance. Elle est généralement adoptée dans tous les pays civilisés et s'accommode assez bien à la rapidité et à la liberté des mouvements que comporte le genre de vie de la plupart des hommes. La seule chose qu'on soit encore en droit de lui reprocher, c'est l'étroitesse des manches, surtout au niveau de l'articulation de l'épaule, ce qui gêne les mouvements de cette partie et occasione quelques troubles dans la circulation du membre thoracique.

L'habit court, qui est, comme nous l'avons dit, un véritable vêtement de guerre adapté aux usages de la vie civile, a subi des modifications importantes suivant les besoins de ceux qui s'en servent. Ainsi certaines professions exigent qu'il soit plus court, et alors il prend le nom de *veste*, et laisse à la culotte seule le soin de recouvrir les lombes et le bassin; dans d'autres circonstances, il a subi un allongement considérable, et on le désigne dans ce cas par les noms de *lévite*, de *redingote*. Ce dernier vêtement l'emporte de beaucoup sur tous les autres : il enveloppe le tronc tout entier, et même une partie notable des membres pelviens. Il devrait être d'un usage exclusif, tant sous le rapport de ses avantages physiques qu'à cause de la décence;

mais l'usage fait prévaloir l'habit court dans beaucoup de cas, et il faut savoir se conformer à ses lois tyranniques : pour ma part je proteste.

Les différentes pièces dont nous venons de parler, ne suffisent pas toujours pour mettre le corps à l'abri des rigueurs de la température ; aussi, a-t-on ajouté un dernier vêtement plus ample que tous les autres, plus chaud, plus isolant et destiné à envelopper le corps tout entier. Le *manteau* est disposé de telle façon qu'il peut très bien remplir ce but, et nous soustraire ainsi à l'action du froid ; il a encore un autre usage dans les pays chauds. Son tissu, mauvais conducteur de calorique, surtout quand ce tissu est moelleux, élastique, et de couleur blanche, soustrait les peuples orientaux à l'action du soleil, et l'on peut consulter à cet égard tous ceux qui ont voyagé en Afrique, en Arabie et même en Sicile ou en Espagne. C'est un vêtement éminemment nécessaire dans les régions tropicales, où les extrêmes de température opposés surviennent dans un court espace de temps ; mais nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

Il n'y a pas long-temps que l'usage des manteaux s'est répandu en France : on laissait ce vêtement aux cavaliers, et il a fallu tous les progrès de l'hygiène moderne pour faire adopter un moyen capable de nous prémunir contre les brusques variations de température auxquelles nous sommes sans cesse exposés. Aujourd'hui, ce moyen d'isolement est devenu populaire, et il serait beaucoup à désirer que le prix plus modéré des étoffes en rendît l'acquisition facile aux artisans qui en ont le plus besoin.

Plusieurs fois déjà, en parlant de divers vêtements, nous avons fait mention des liens circulaires destinés à les retenir en place, et nous avons indiqué les inconvénients qui peuvent résulter de cette compression exercée sur des parties mobiles et d'une texture plus ou moins délicate. Mais ce qui n'est qu'un accessoire dans quelques cas, est devenu le principal dans beaucoup d'autres, et l'on a vu s'introduire dans le costume des hommes des ceintures sur lesquelles il importe d'appeler l'attention. Elles faisaient partie essentielle du vêtement chez les anciens : hommes et femmes en faisaient usage ; de nos

jours, elle a été réunie aux pantalons, et peu de personnes les emploient isolées. Il est des pays où chacun en est muni, et son utilité n'est pas douteuse quand elle est large, souple, d'un tissu élastique, et lorsqu'elle comprime modérément le ventre et la région lombaire. Elle fournit un point d'appui aux muscles, soutient le poids des viscères, et diminue les secousses auxquels ils sont exposés dans la course, le saut, dans l'équitation et autres exercices violents. Mais les ceintures de cuir qui sont à la fois dures et inflexibles, comme celles que portent les habitants des pays méridionaux ou quelques membres de certains ordres religieux, celles-là sont dangereuses, atrophient les muscles et désorganisent les parties soumises à leur action prolongée.

Il nous reste encore à parler de quelques vêtements d'un usage plus restreint, comme les gants destinés à recouvrir les mains, et qui ont le grand avantage d'entretenir la souplesse de la peau de ces organes, et, par conséquent, de conserver la délicatesse du tact. Les gants sont formés de peau, de tissus de fil, de coton, de soie, que les besoin du luxe font varier de mille manières différentes. Nous devons aussi nous occuper des bas qui sont destinés à recouvrir les jambes et les pieds, et enfin des chaussures qui recouvrent ces derniers organes. Les bas, qui sont d'invention moderne, appartiennent aux pays tempérés dans lesquels on a si souvent à combattre l'abaissement de la température : composés de fils de lin, de chanvre, plus souvent encore de coton, et même de soie, ils offrent de nombreux avantages dans leur emploi, et protègent plus ou moins efficacement la jambe et le pied contre le froid; ils sont surtout avantageux en ce qu'ils se chargent de la transpiration abondante que détermine la marche, et cette considération doit engager à en changer plus souvent que de tout autre vêtement. Willich a conseillé de donner aux bas la forme des gants; c'est-à-dire de diviser leur extrémité en doigts séparés pour que le tissu placé entre les orteils se charge plus facilement de la transpiration qui s'y amasse; cela est peu important, et l'essentiel c'est de les renouveler tous les jours.

Les chaussures destinées à envelopper le pied tout entier, à supporter le poids du corps et les efforts de la marche, doivent offrir un

degré de résistance considérable ; d'un autre côté, il faut aussi qu'elles conservent assez de souplesse pour ne nuire en rien à la liberté des mouvements de cette partie importante. Ce double but est assez difficile à remplir, aussi l'industrie humaine s'est-elle de tous temps exercée à l'atteindre, et l'on peut dire qu'il reste peu à faire pour y parvenir. Les anciens se servaient comme nous de peaux d'animaux convenablement préparées, et retenues sous le pied par des liens appropriés. Mais les habitants des pays froids éprouvant sans cesse le besoin de se soustraire à l'action des causes extérieures, perfectionnèrent ces premiers essais, construisirent des bottes solides, et n'eurent plus rien à redouter du froid et de l'humidité de la terre. Les sandales, les chaussons, les pantoufles et autres chaussures rudimentaires, en usage dans les régions chaudes, sont formées de tissus végétaux ou animaux peu résistants, et le peuple, en beaucoup d'endroits, marche pieds nus. Mais à mesure qu'on pénètre vers le nord, et que la civilisation et l'aisance donnent des moyens plus parfaits de se prémunir contre les agents extérieurs, on voit la chaussure se perfectionner et prendre le double caractère de souplesse et de solidité nécessaire pour favoriser la marche et protéger les pieds.

On a beaucoup écrit sur ce point de l'hygiène privée, et Camper, parmi les modernes, a renouvelé les conseils donnés déjà chez les anciens par Hippocrate lui-même. Il est certain que la chaussure a besoin d'une main habile pour prendre la forme qui lui convient le mieux ; elle doit offrir au jeune âge, une dimension favorable à l'accroissement continuel des pieds; elle doit avoir une capacité convenable et une direction bien appropriée à la courbure naturelle de l'organe; enfin, elle doit se mouler sur lui et non pas le contraindre à se diriger d'après elle. Ces conditions sont rares, parce que la mode donne du prix à certaine forme de pied, exige qu'il se termine en pointe aiguë, ou qu'il soit coupé carrément; enfin, on s'est étudié à contrarier le vœu de la nature, et cela au grand détriment du bonheur de l'homme. Les souffrances continuelles qui résultent de la présence des cors, des oignons, durillons et autres végétations épidermiques sont le résultat habituel de ces déviations du sens

commun. Les hauts talons qui luxent le pied en avant ne sont guère moins ridicules que la compression exercée par les Chinois sur les pieds des femmes, qu'elle finit par atrophier en partie.

Les chaussures actuellement usitées dons nos climats tempérés sont de deux espèces quant à la matière dont elles se composent. Le bois taillé en semelles, creusé en sabots, constitue la chaussure du pauvre et même de beaucoup de personnes vivant dans l'aisance. Certaines parties de la France ont conservé l'habitude de se servir de sabots qui ont l'avantage de se tenir secs et d'être mauvais conducteurs de calorique. D'un autre côté, ils ont le grand inconvénient d'être inflexibles, durs, de déformer le pied et de rendre la marche pénible. Les enfants y trouvent de plus une occasion de chutes fréquentes, et en somme, ce genre de chaussure offre peu de bons motifs en faveur de sa conservation. Son usage diminue d'ailleurs de jour en jour.

Les chaussures de cuir appelées *souliers*, d'après leur forme primitive, offrent diverses formes et prennent des dimensions particulières, suivant qu'elles doivent envelopper le pied, le bas de la jambe, la jambe tout entière et même le genou avec une partie de la cuisse. Les bottines, les bottes plus ou moins longues ont toutes pour but principal de préserver les membres inférieurs des atteintes du froid, de l'humidité, et enfin de l'action violente des corps durs extérieurs. Ces sortes d'armures sont dues à la guerre et au besoin de se mettre à l'abri contre les coups de l'ennemi. Elles sont devenues d'un usage habituel parmi nous, et sous ce rapport il y a une différence extrême entre la chaussure actuelle et celle que l'on portait il y a cinquante ans. Les bottes étaient réservées aux voyageurs, aux cavaliers, elles faisaient partie de l'équipement de l'homme de guerre, tandis que de nos jours on a presque renoncé aux souliers. Les grandes villes, les longues courses sur un pavé malpropre exigent une chaussure solide, capable d'isoler le pied et de prévenir l'humidité dont l'atteinte est si préjudiciable à la santé. A cet égard, l'industrie moderne a introduit dans cette partie de nos vêtements des modifications fortheureuses. On est parvenu à fabriquer des cuirs imperméa-

bles, on a placé au fond de la chaussure des semelles de liége, et par ces moyens on maintient dans un état de sécheresse complet les pieds de ceux que leur position expose le plus au froid humide. Ces choses, toutes vulgaires qu'elles paraissent, sont d'un haut intérêt pour le médecin hygiéniste; la santé publique s'améliore sensiblement sous l'influence de ces moyens, et l'on ne saurait trop encourager les recherches faites pour arriver à un plus haut degré de perfection. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les chaussures fourrées dont les femmes se servent avec avantage et qui conviennent également aux enfants.

Ici se termine ce que nous avons à dire sur les vêtements considérés dans leurs rapports de forme avec les parties du corps, et tout incomplet que soit ce travail (le temps nous manque pour y donner plus d'extension), il suffira, nous l'espérons, pour établir les règles d'après lesquelles on doit les disposer pour ne troubler en rien le libre exercice des fonctions de l'homme. Nous allons passer rapidement en revue quelques parties du vêtement de la femme et voir ce que l'hygiène peut approuver ou blâmer en elles. Un intérêt puissant se rattache d'ailleurs à cet examen, car le costume des femmes, plus encore que celui de l'homme, influe sur leur santé, sur le développement de leurs organes, sur leur bonne conformation, et tient par conséquent sous sa dépendance un ordre de fonctions dont l'exercice libre et régulier assure l'avenir des nations.

Nous avons dit que pendant les premières années les vêtements des deux sexes devaient peu différer. excepté, bien entendu, les conditions de force ou de faiblesse individuelle. Mais plus tard, lorsque la jeune fille avance dans la vie, elle seule doit conserver les vêtements qui lui avaient été communs avec le jeune garçon. La forme spéciale de l'appareil urinaire rend nécessaire une forme de vêtements dont l'homme n'a pas besoin. Les jupes, les robes se drapent en larges plis autour de la partie inférieure du corps et laissent exposés au libre contact d'un air sans cesse renouvelé des organes dont les fonctions s'accompliraient mal si leur accès cessait d'être facile. Cependant notre époque a vu modifier d'une manière très remarquable cette disposition des vêtements féminins. L'éducation physique des

enfants des deux sexes, en préconisant un certain nombre d'exercices fort actifs, a rendu nécessaire l'adjonction de pantalons aux robes courtes des jeunes filles. La décence non moins que le soin de leur santé ont engagé les parents à ce moyen de protection très efficace, et les bons effets qu'on en a retirés en ont généralisé l'usage. Quelques esprits chagrins ont blâmé cette innovation, et ont vu dans cette pratique une cause de hardiesse et d'immodestie, comme si les qualités morales et instinctives dépendaient seulement de la forme des vêtements. Nous approuvons fort l'usage des pantalons chez la femme, nous pensons qu'il se rattache à l'usage de ce vêtement un grand nombre d'avantages qui ne peuvent être négligés.

Mais nous devons examiner une partie du vêtement des femmes qui a été l'objet de reproches graves, d'accusations passionnées et éloquentes. Il s'agit du corset destiné à revêtir la poitrine et qui, par extension, a pris une importance telle dans l'hygiène de la femme que tout le reste des *applicata* y est en quelque sorte subordonné.

La femme, lorsque son développement physique s'accomplit, présente au-devant du thorax des organes dont le volume est quelquefois assez grand et qui, par cela même, doivent être soutenus avec soin. L'abdomen distendu par la grossesse reste souvent très volumineux, de telle sorte que l'accroissement éprouvé par ces parties du corps amène un changement notable dans l'harmonie générale des formes de l'individu. Il en est résulté la nécessité de remédier à ce mal, et l'on trouve dans l'histoire de tous les peuples civilisés la preuve des nombreux efforts tentés pour y parvenir. Si l'on joint à ce premier besoin très réel, les idées singulières répandues parmi les diverses nations sur la beauté des formes, on aura un aperçu des causes qui ont donné naissance à une multitude d'inventions propres à corriger les difformités réelles ou prétendues de l'abdomen, du sein et de ce qu'on nomme la taille.

Un grand nombre d'auteurs ont écrit sur cette partie du vêtement féminin. Il est à remarquer que tous ou presque tous s'accordent à blâmer l'usage du corset et accumulent les faits et les raisonnements pour en démontrer le danger.

Les plus célèbres anatomistes du siècle dernier, Winslow et Soëmmering ont combattu l'emploi de ce vêtement par des motifs puisés dans l'étude approfondie de l'organisation de l'espèce; une foule de philosophes poursuivirent les corsets de leurs diatribes les plus violentes; l'empereur Joseph II fit un édit sévère contre eux, et cependant ni la science, ni le ridicule, ni la violence elle-même ne purent détruire cette coutume. Il faut que quelque cause puissante agisse en faveur de cet abus et rende ce besoin bien impérieux, ou bien peut-être qu'il y ait eu beaucoup d'exagération dans les inconvénients qu'on lui reproche.

Les femmes, dans notre société actuelle, sont condamnées à une vie sédentaire qui ne permet pas aux muscles de se développer convenablement et donne lieu à une faiblesse générale fort remarquable. Il en résulte que la position assise ou debout provoque promptement une sensation de fatigue à laquelle il faut remédier artificiellement. C'est dans ce but que l'on entoure le tronc d'un lien circulaire, d'une sorte d'étui plus ou moins solide que l'on rend à peu près inflexible par l'addition de lames métalliques ou autres qui sont placées en avant et en arrière. C'est là ce qu'on appelle un corset, et l'on conçoit son utilité, puisqu'il remédie à la faiblesse musculaire des femmes, puisqu'il sert de point d'appui au tronc qui se courbe en avant, et d'autant plus que cette flexion est sollicitée par le poids de la tête, des seins et de tous les viscères abdominaux ou thoraciques. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, le corset ne sert pas à redresser la colonne vertébrale, mais bien à fournir un appui au corps qui s'incline, au tronc qui s'affaise.

Le corset, qui n'est qu'une ceinture à grandes dimensions, serait à peu près sans inconvénient s'il était appliqué avec mesure et dans des conditions convenables. Employé chez les jeunes filles avant la puberté, et lorsque le squelette est loin encore d'avoir pris tout son accroissement, il comprime les os, les déplace, les courbe, leur imprime les directions les plus vicieuses, et nuit, par conséquent, au développement régulier des viscères avec lesquels ils sont en rapport. C'est ce que l'on peut vérifier aisément dans les hôpitaux, et surtout

à la Salpétrière, où tous ceux qui ont fait quelques recherches nécroscopiques ont bientôt remarqué les étranges déformations de la base du thorax que l'on rencontre sur le cadavre de la plupart des vieilles femmes. Il est impossible de ne pas être frappé des dangers attachés à une telle pratique, et des observations dignes de foi prouvent que la plupart des affections chroniques du poumon et du cœur, qu'on observe en si grand nombre dans cet hôpital, sont le résultat de cette difformité produite par l'usage abusif du corset.

Il faut donc n'en permettre l'usage que quand le corps a subi son complet développement, et encore beaucoup de jeunes personnes dout l'embonpoint est médiocre pourront-elles s'en passer. Elles y parviendront d'autant plus facilement que l'on aura augmenté leurs forces par un bon système d'éducation physique, par des exercices gymnastiques, par la natation, etc. Il faut rendre tout-à-fait superflu ce point d'appui artificiel qui devient indispensable dès qu'on a pris l'habitude d'y recourir.

Mais outre ces premières précautions, il en est d'autres non moins importantes : l'habitude précoce du corset en comprimant peu à peu les organes, les amincit, les atrophie, et de là cette taille coupée qui fait l'envie de toutes les femmes. On ne peut arriver à ce résultat si désiré sans déjeter vers l'hypogastre, la plupart des viscères abdominaux, et, par conséquent, sans nuire à l'exercice de leurs fonctions. Il est certain qu'un grand nombre de troubles digestifs dépendent de cette cause, et que les soins les mieux entendus ne peuvent y remédier.

On a dit que les maladies du rachis étaient une conséquence de l'abus des corsets. Les muscles des gouttières vertébrales comprimés et atrophiés à la fois par cette compression et par le défaut d'action, ne peuvent plus soutenir le poids de la tête et du thorax, et laissent le rachis se courber en différents sens. Cette étiologie, toute rationnelle qu'elle paraisse, n'est pas l'expression exacte des faits, et je tiens du docteur Bouvier, que sur 380 sujets affectés de déviation de la colonne vertébrale, il n'en a pas rencontré un seul chez lequel le mal pût être attribué à cette cause. Ce médecin distingué pense que

6

les faits rapportés par Riolan, par Portal, et surtout par Bonnaud, manquent de réalité, et n'ont pas été observés avec un esprit de critique suffisant. Il est certain que les assertions des antagonistes du corset ont bien plutôt trait aux anciens corps de baleine dont on faisait usage d'abord en Allemagne, puis en France dans les XVII et XVIIIe siècles, qu'au corset actuel, débarrassé de ces accessoires dangereux. De nos jours, ce vêtement, perfectionné comme la plupart des autres parties de notre costume, s'assouplit autour de la poitrine, la soutient sans la déformer, et permet une extrême liberté de tous les mouvements du tronc et des membres. Si quelques femmes désireuses de s'amincir la taille, se serrent outre mesure, c'est un travers d'esprit qui est indépendant du corset lui-même. Il faut donc approuver l'usage de ce vêtement, quand il est souple, quand le busc est mince et très élastique, quand les parties les plus capables de comprimer la poitrine sont garnies de tissus de caoutchouc; enfin, quand il est débarrassé de ces épaulettes qui s'opposent aux mouvements des bras. Ceux qui remplissent toutes ces conditions ne peuvent avoir aucun inconvénient pour la santé, et le médecin peut en autoriser l'usage lorsque du reste rien ne s'y oppose. La grossesse, l'allaitement et quelques autres circonstances sont des obstacles réels à l'emploi de ce vêtement.

Les autres parties du costume féminin peuvent donner lieu à deux observations utiles : l'évasement considérable du bassin permet de trouver un point d'appui très convenable sur les hanches pour fixer la plupart des jupes dont elles se chargent. Cependant, cela ne peut se faire sans une compression plus ou moins forte, et il vaut mieux confier à des bretelles élastiques le soin de soutenir ces pièces de la toilette. L'autre remarque a trait à la forme échancrée de la partie supérieure de la robe : le col, une partie de la poitrine, des épaules et du dos, sont exposés au contact de l'air, et subissent des refroidissements très dangereux, par suite des exigeances de la mode. On s'est élevé, et avec juste raison, contre cette coutume qui abandonne aux impressions atmosphériques une grande étendue de la surface cutanée, et plus particulièrement celle qui, voisine des organes respira-

toires, réagit plus directement sur eux et trouble leurs fonctions importantes. Le médecin hygiéniste doit combattre cette habitude dangereuse, et si sa voix et ses conseils sont inutiles, il doit au moins chercher à en atténuer les effets. Les femmes, qui ont des devoirs sociaux à remplir, et pour lesquelles l'usage a des lois rigoureuses, celles-là doivent prendre beaucoup de précautions pour éviter ces refroidissements dangereux qui les menacent. De nos jours, on a construit des pélerines, des palatines, des châles d'un tissu léger, poreux, très mauvais conducteur du calorique, et qui peuvent mettre les femmes à l'abri de tout danger de ce côté : on ne saurait trop en conseiller l'usage aux personnes qui vont dans le monde. Les mêmes remarques peuvent encore s'appliquer aux coiffures qui laissent la tête exposée à toutes les intempéries de l'air, si l'on ne se munit pas de tous les petits préservatifs inventés par l'industrie moderne et adoptés par la classe aisée et éclairée. En général, on néglige peu de nos jours la plupart des moyens qui sont propres à diminuer l'action fâcheuse des choses extérieures. Le sentiment de la conservation se développe dans toutes les classes de la société, et, il faut le dire, la somme de connaissances exactes en circulation dans le monde instruit, est utilement exploitée par chacun, pour atténuer, autant que possible, les inconvénients de ce qui nous entoure. Sous ce rapport du moins, le progrès est évident et la santé publique y a gagné.

Le développement considérable que nous avons dû donner à ce chapitre, nous engage à réserver pour un autre les détails que demande le lit et ses diverses modifications. Le lit, en effet, peut et doit être considéré comme le vêtement de l'homme pendant la nuit, comme le vêtement des malades, et, à ce double titre, il appartient à l'histoire des applicata. Les considérations spéciales qui se rattachent à ce genre de vêtement, en font un article à part, et nous croyons utile de ne traiter ce sujet que quand nous nous occuperons du choix des vêtements, considéré sous le rapport de l'état de santé ou de maladie des individus. Ce sera le complément de ce travail, le résumé de toutes ces recherches, et nous pourrons en déduire des prescriptions hygiéniques qui, jusque là, n'auront été qu'indiquées.

Mais avant d'arriver à ce point extrême de notre travail, nous devons examiner encore une partie importante de notre question. L'influence des climats, des saisons et des professions sur le choix des vêtements, demande un examen particulier; car il y a dans la considération de ces causes de puissants motifs pour se vêtir d'une manière particulière, et l'on pourrait, à bon droit, nous reprocher une telle omission.

CHAPITRE V.

Des vêtements considérés suivant les climats, les saisons, et les professions.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que les coutumes des peuples, les usages d'un pays et les habitudes particulières à chaque classe d'individus, étaient presque toujours le résultat évident d'un besoin né de circonstances locales et que, par conséquent, il fallait être fort réservé dans les jugements que l'on porte sur ces sortes de choses. Les habitants des pays tempérés comme le nôtre, ont une grande tendance à critiquer les formes diverses de vêtement adoptées par les peuples du Nord ou du Midi. Les Français surtout ont l'habitude de blâmer tout ce qui s'éloigne de leurs propres coutumes et poussent fort loin l'esprit du prosélytisme en ce genre. A dire vrai, les peuples du reste de l'Europe paraissent assez disposés à accepter nos modes, et nos temps modernes ont vu dans ce genre d'étranges révolutions. Notre habit court, nos vêtements serrés sont adoptés généralement, et la France peut se vanter (si toutefois cela en vaut la peine) de donner des lois à la plus grande partie du monde civilisé!

Mais cet esprit d'imitation ne va pas jusqu'à méconnaître certaines nécessités inhérentes aux climats extrêmes et nous allons examiner quelle est la forme des vêtements qui convient le mieux dans ces circonstances.

§ 1er. *Des climats.* Pour apprécier avec plus d'exactitude les besoins qui naissent du climat, il faut examiner ce qui se passe dans les localités où les conditions de chaleur ou de froid sont réunies au plus haut point.

La plupart des régions situées sous l'équateur n'offrent pas le degré de civilisation nécessaire au développement des diverses industries qui s'occupent de la fabrication des vêtements. Les peuples de ces climats brûlants s'habillent peu, recouvrent seulement certaines parties du corps au moyen de tissus végétaux fort grossiers ; par conséquent ce n'est pas dans ces circonstances que nous chercherons l'expression réelle du besoin qui naît dans ces localités. Mais on trouve au Mexique, aux grandes Indes, en Afrique et même dans quelques parties de l'Europe, de grandes villes, des nations policées chez lesquelles le costume est en harmonie avec les besoins locaux. L'Orient tout entier a conservé en grande partie son costume primitif, et si les relations établies entre les Turcs, les Arabes et les Européens ont modifié les vêtements de la classe militaire surtout, le reste de la nation n'a point dérogé aux coutumes de ses ancêtres.

En général, les vêtements des Orientaux sont amples, larges, flottants; ils laissent un libre accès à l'air ambiant sur toutes les parties du corps et n'exercent aucune compression. Tout le monde a la tête couverte. Le plus pauvre fellah porte une calotte de laine noire ou blanche, ses cheveux sont rasés plus ou moins souvent, mais au moins une fois tous les huit ou dix jours. Les gens plus aisés placent sur leur crâne une petite calotte de toile, puis une autre calotte en laine rouge, et enfin par-dessus tout cela, le châle de laine ou de coton qui forme le turban ou *hemma*. Le col est toujours nu. Le corps est recouvert au moyen d'une sorte de longue blouse en laine ou en coton, de couleur variable, et qui forme l'unique vêtement de la classe pauvre. Les personnes riches portent une chemise de toile, de plus une sorte de caleçon, puis une robe ou kaftan de soie ou de coton broché. Le tout est recouvert d'une espèce de redingote à manches que l'on appelle *gebba*. Enfin, on se drape dans un léger

burnous blanc; c'est un manteau de laine qui varie pour l'épaisseur et la couleur, suivant la saison et les variations atmosphériques.

Le mode de chaussure offre des variétés suivant l'état de fortune des individus. Beaucoup de gens pauvres marchent pieds nus; avec un peu plus d'aisance on retrouve les *marcoub*, souliers fort grossiers; les personnes riches portent seules des bas de laine ou de coton, puis le *mazde*, espèce de brodequins très légers, qui préserve le pied lorsque l'on quitte les *marcoub* pour entrer dans les mosquées ou les appartements.

Les Arabes ont un costume qui diffère notablement de celui des Turcs dont nous venons de parler. Les Bedouins portent l'antique kamisc largement fendue par-devant; une grande couverture blanche, le *heram*, attachée autour de la tête, descend sur tout le corps qu'elle enveloppe en entier. Outre le *heram*, il y encore le *burnous*, qui n'est porté que par les personnes aisées. Les gens riches portent des bas, *charal*, une culotte comme l'ancienne culotte courte, *cherail*, une petite veste, *souderi*, une autre veste à manches, *demi-coubran;* ajoutez à cela le turban, le *burnous*, une large et belle ceinture, *hezam;* et enfin le grand manteau d'hiver, nommé *habaia*. Toutes ces parties de vêtements sont en général composées de laine blanche très fine, et quelque quantité d'étoffe qui entre dans tout ce costume, s'il est plus volumineux, il est assurément bien moins pesant que celui d'un Européen. Souplesse et légèreté, on voit qu'il réunit à un haut point les deux conditions les plus favorables à l'isolement, et que les enseignements de l'expérience ont été mis à profit avant que la théorie eût indiqué ces résultats.

Dans le Nouveau-Monde, aux Antilles, à la Martinique, au Chili, les modes européennes ont été importées par les colons et le costume ne diffère du nôtre que sous le rapport de sa légèreté. On préfère dans ce pays, les étoffes de coton et de soie, la toile la plus fine; mais comme ces substances permettent une évaporation prompte et conduisent rapidement le calorique, on évite avec soin l'action du soleil et tous les usages de la vie sont calculés sur ce besoin de se soustraire à l'action de la chaleur. Dans l'Inde, au centre des pos-

sessions anglaises, on retrouve avec les coutumes britanniques, un mélange de modes indigènes et, en général un costume ample, léger, bien moins favorable à l'isolement que celui des Orientaux proprement dits. Les populations arabe et turque occupant les pays que l'on peut considérer comme le berceau de la vraie civilisation, offrent en effet des costumes plus en harmonie avec les véritables besoins qu'occasionent les pays chauds.

Les climats chauds sont sujets à de très grandes et très nombreuses variations de température, et les observations de Shaw, de Volney et des membres de l'Institut d'Égypte, prouvent que le thermomètre monte on descend assez souvent de 12, 15 et même 20°, dans l'espace de 24 heures. Les nuits sont fraîches, l'évaporation de l'eau très abondante, le rayonnement du sol très considérable, la rosée en même proportion; par conséquent il y a nécessité de se prémunir contre ces causes qui suscitent tant de changements dans nos principales fonctions. C'est pour cela que les vêtements de laine sont si favorables dans ces contrées, qu'ils sont d'un usage général, et que le tissu dont ils sont formés est à la fois léger, poreux, souple, touffu, toutes circonstances qui s'opposent efficacement à la pénétration du calorique ou à sa dispersion. Il faut donc en conseiller l'emploi dans toutes les conditions analogues, et c'est en se basant sur ces données hygiéniques que l'on est parvenu à diminuer notablement la mortalité parmi les troupes que l'on envoie dans les pays tropicaux. C'est au moyen de vêtements appropriés à ces circonstances que l'on combat efficacement tous les dangers qui viennent assaillir les Européens au Sénégal, à la Jamaïque, à Calcutta, etc.

Si nous examinons maintenant par opposition, ce qui se passe dans les pays froids, nous verrons que l'industrie des indigènes a lutté avec avantage contre les conditions atmosphériques les plus fâcheuses. Les voyageurs qui ont visité les contrées boréales, ont trouvé que les moyens mis en usage pour combattre le froid, remplissaient parfaitement le but, et permettaient de vivre très facilement là où l'homme semblerait devoir succomber. Le docteur

Erman, le professeur Ledebour, M. Klaproth, le capitaine Krusenstern, et beaucoup d'autres savants qui ont visité Tobolsk, la chaîne des monts Oural, le nord de la Sibérie et d'autres points très voisins du pôle nord, ont vu que les vêtements des habitants de ces pays glacés, sont éminemment propres à les mettre hors des atteintes du froid. Les fourrures les plus épaisses, superposées en plus ou moins grand nombre, en raison de la rigueur du froid, conservent la chaleur propre du corps et opposent une barrière puissante à l'action de la température extérieure. Le capitaine Ross, dans son voyage au pôle boréal, a décrit la surprise qu'éprouvaient ses matelots en voyant les Groënlandais se dépouiller successivement d'un grand nombre d'habits superposés. On croyait toujours que l'individu allait se trouver nu, et cependant il conservait la fourrure la plus fine, la plus douce en contact avec sa peau. Il faut dire d'ailleurs que les peuples du nord secondent l'effet de ces vêtements isolants, par une alimentation copieuse et très réparatrice, qui fournit un énorme développement de chaleur, et réagit avec force contre le froid répandu dans l'atmosphère. Les matières animales qui ont subi un commencement d'altération putride, les boissons fermentées, le tabac et quelques masticatoires irritants, sont des ressources précieuses dans ces contrées, et provoquent au sein de l'organisme des actions physiques ou chimiques, dont l'efficacité n'est pas contestable.

Les variations de température sont bien moins remarquables dans les pays froids que dans les pays chauds. Si le thermomètre atteint son maximum d'abaissement, 40, 50° et plus, vers le matin, il ne s'élève pas beaucoup vers le milieu du jour, et de là, absence d'une des causes les plus puissantes de maladie. Cette température extrême dure pendant sept à huit mois et même plus, puis arrive la belle saison, et alors on voit le mercure atteindre 12, 15, et même 20° au-dessus de zéro. Mais la transition n'est pas très brusque, et les habitants savent se dépouiller progressivement d'une partie de leurs habits. En résumé, les voyageurs les plus récents affirment que la santé publique n'a pas à souffrir de ces changements, grâce

aux soins que prennent les habitants de graduer l'épaisseur de leur costume suivant la saison.

Les climats tempérés, qui comprennent une portion considérable de la population générale du globe, et qui sous ce rapport du moins, méritent surtout de fixer l'attention des hygiénistes, offrent des différences nombreuses de température, et par conséquent nécessitent des moyens capables d'y remédier efficacement. Ils participent à la fois des deux extrêmes que nous venons d'examiner; aussi est-ce dans ces climats que l'industrie doit déployer plus de ressources pour assurer la santé et le bien-être des habitants. C'est cependant avec juste raison que l'on s'étonne de l'imperfection des moyens que nous possédons pour résister aux froids de nos longs hivers et aux chaleurs de nos étés. La succession rapide des saisons ne permettant pas à une température quelconque de durer longtemps, il en résulte qu'on ne déploie que de faibles ressources contre un ennemi passager. Les vêtements, comme les maisons, n'ont pas été calculés pour résister à une action permanente, on supporte le froid dans l'espoir bien fondé qu'il durera peu, on étouffe de chaleur parce que la fraîche automne ne doit pas tarder à paraître, tandis que dans les pays à climats excessifs et persistants, on sait se soustraire à leur action trop pénible.

Cependant ces variations constantes qui surviennent à chaque instant, rendent nécessaire une foule de précautions, et, à cet égard, notre moderne industrie a fait de notables progrès. Tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, se rapporte aux vêtements des climats tempérés, et nous n'avons rien à ajouter aux descriptions précédentes. Nous devons seulement ici traiter la question de l'opportunité de tel costume dans les diverses parties de l'Europe centrale.

Il est certain que le vêtement étroit en usage aujourd'hui, offre pour avantage principal, de favoriser autant que possible la liberté des mouvements du corps et des membres. D'un autre côté, on ne peut nier qu'il ne puisse s'opposer assez efficacement à l'action de la température extérieure; et, sous ce rapport, tous les petits per-

fectionnements modernes que nous avons énumérés, laissent peu de chose à désirer. Mais, ce qui est moins raisonnable, c'est que du nord au midi de l'Europe, de l'est à l'ouest, la même forme de vêtements soit adoptée sans modification ; que l'Espagnol et le Russe, l'Anglais et l'Italien, s'habillent d'après un modèle uniforme, sans souci des influences locales et au mépris de tous les inconvénients qui en résultent. Il y a eu long-temps, dans chacune de ces nations, un costume spécial, national, dont on retrouve encore, de temps en temps, quelques restes dans des localités qui sont loin du mouvement civilisateur; mais dans toutes les grandes villes, partout où les relations commerciales, politiques ou autres, entraînent de fréquents rapports entre les masses, on voit s'établir des costumes uniformes, se niveler des habitudes qui s'étaient jusque-là conservées intactes. J'ai vu notre habit remplacer le manteau des méridionaux; le petit chapeau rond prendre la place du vaste et commode sombrero; le pantalon noir détrôner ces culottes brillantes des Napolitains; enfin chaque peuple a renoncé à la nationalité du costume presque aussi facilement qu'à toute autre nationalité. Il y a bien quelques exceptions, mais elles sont rares; les Basques, les Bas-Normands, gardent encore quelque chose de leur antique costume, comme ils conservent leur idiome primitif.

Mais laissons ces aperçus, et voyons ce qu'il convient de faire dans nos pays tempérés, pour en pallier les inconvénients. Les mêmes vêtements, portés toute l'année, offrent un avantage réel, sous ce rapport; l'expérience faite en grand sur une armée de 250,000 hommes, a fourni des résultats qui ne laissent aucun doute sur l'excellence de cette pratique. La santé des militaires a beaucoup gagné à cela, et si les vêtemens de drap sont un peu fatigans en été, ils ont du moins l'avantage d'empêcher les refroidissements, si faciles dans cette saison. Beaucoup de personnes suivent cette méthode, qui convient surtout aux gens âgés, aux valétudinaires, à tous ceux chez lesquels la caloricité est faible. Mais n'anticipons pas sur cette dernière partie de notre question.

§ II. *Des saisons*. — Nous avons à examiner maintenant les mo-

difications que doivent subir les vêtements suivant les saisons. L'hygiène doit s'occuper de ce point, car s'il est vrai, comme l'a dit Hippocrate, que : *mutationes anni temporum maximè pariunt morbos*, il n'est pas moins certain que les vêtements sont, de tous les moyens en notre pouvoir, les plus efficaces pour remédier à ces changements.

Il résulte des travaux de la plupart des médecins qui se sont occupés de statistique dans ces derniers temps, que les maladies sont constamment plus nombreuses et leurs terminaisons plus graves au printemps et à l'automne. Pour ma part, dans les relevés que j'ai faits à l'Hôtel-Dieu, sur un mouvement de 1,500 malades, pendant plusieurs années consécutives, j'ai obtenu un résultat analogue, et je crois bien que cela est exact pour tous les pays qui ont une température moyenne à peu près semblable à celle que l'on observe en France. Or, si ces saisons sont si défavorables à la santé, il faut en trouver la cause dans les énormes variations de température qu'elles subissent à chaque instant, et en conclure que nos vêtements habituels sont peu capables de nous en préserver. La conséquence me paraît rigoureuse, et je ne doute pas qu'il soit possible de les améliorer d'une manière très notable. C'est surtout dans la classe ouvrière que l'on doit s'efforcer d'introduire toutes les améliorations dues aux progrès de l'industrie, et nous essaierons, dans le troisième paragraphe de ce chapitre, d'indiquer ce qu'il y aurait à faire sur ce point.

En général, bien que les extrêmes de température s'éloignent peu de la hauteur thermométrique moyenne, il y a dans la succession journalière de ces variations une cause puissante de troubles fonctionnels et l'habitude, non plus que notre régime alimentaire, ne suffisent pas pour en contre-balancer le mauvais effet. Il est donc nécessaire de s'habiller de telle façon que ces changements dans la constitution physique de l'air, n'aient que peu d'influence sur nous, et c'est ici le cas de parler encore de l'uniformité dans le costume. Ce que nous avons dit des soldats que l'on habille de la même manière toute l'année, a dû convaincre de la bonté de cette méthode,

et il serait à désirer qu'on s'en rapprochât le plus possible. A la vérité le genre de vie des militaires, le service de nuit auquel ils sont astreints les exposent plus aux refroidissements qu'on ne l'est d'ordinaire dans la vie civile, mais toutes les personnes qui se trouvent dans des circonstances analogues doivent avoir recours au même moyen, et lui devront la conservation de leur santé.

Ces conseils s'adressent surtout aux enfans, aux femmes, aux individus faibles qui sont très impressionnables, et sur lesquels les conditions atmosphériques ont une grande influence. Il faut alors s'appliquer à se bien vêtir, à s'isoler aussi complétement que possible, et pour cela, faire choix de vêtements qui remplissent toutes les conditions que nous avons indiquées dans les deux premiers chapitres de notre travail. Mais les personnes robustes, jeunes, qui ont contracté l'habitude de résister à l'influence de cette cause de maladies, peuvent impunément braver les saisons extrêmes et les changements qui ont lieu du jour à la nuit, aussi nos prescriptions ne les regardent pas. Cependant il ne faut jamais oublier que les individus les plus robustes sont encore accessibles à l'action de ces causes générales, et que souvent les plus fâcheuses altérations de fonctions ou d'organes en sont le résultat. Tout le monde a eu l'occasion d'observer des accidents redoutables chez ces athlètes que rien ne semblait pouvoir abattre. On devra donc ne négliger aucune des précautions indiquées précédemment, conserver long-temps les mêmes habits, ne quitter que graduellement ceux d'hiver pour prendre ceux d'été, et au contraire se dépouiller promptement de ces derniers pour revenir à ceux de la saison froide. Le bon sens public a depuis long-temps érigé cette coutume en principe.

Les soins que l'on doit apporter dans le choix des vêtements suivant la saison, sont encore modifiés par la considération de l'âge et du sexe. Dans beaucoup de pays où les saisons sont très tranchées, on accoutume les enfants à braver les extrêmes de température en les dépouillant d'une partie de leurs habits. Les femmes de la Sibérie ne craignent pas d'exposer à l'air libre les jeunes enfants qui jusque-là avaient été recouverts des plus épaisses fourrures, et les voyageurs

qui ont été témoins de ces faits exceptionnels, ont manifesté leur surprise de ce que ce procédé singulier n'était la cause d'aucun accident. Il faut tenir compte dans des cas de ce genre de l'influence d'une habitude graduellement acquise. Au reste, c'est sans doute en agissant ainsi dès le bas âge que les Russes peuvent sortir tout-à-coup d'une étuve chauffée à 50 ou 60° et se précipiter sur la neige lorsque le thermomètre marque 15 à 20° au-dessous de zéro.

Les vêtements qui conviennent le mieux dans l'hiver sont ceux qui se voient dans les climats glacés, car ces mêmes climats qui ne sont que la prolongation de notre saison rigoureuse, ont, comme dans l'Orient, conduit leurs habitants à l'emploi des moyens les plus rationnels pour combattre le mal. Au lieu de ces vêtements larges que nous avons vu chez les Arabes, nous retrouvons ici des pelisses composées de fourrures et n'ayant que la dimension convenable pour envelopper exactement le corps de l'individu. Il faut à tout prix éviter le contact de l'air ambiant; il faut conserver intacte la quantité de calorique fournie par les organes et prévenir toute déperdition fâcheuse. Les peuples du Nord obtiennent ce résultat si important pour eux en faisant usage de vêtements fort étroits, qui interdisent tout accès à l'air; ces vêtements sont formés de laine plus ou moins fine, de peaux d'animaux garnies de leurs poils, de corps en un mot difficilement perméables à la température quelle qu'elle soit.

Ces procédés trouvés par l'expérience long-temps avant qu'ils fussent avoués par la saine physique, sont bons à imiter lorsque, par suite de l'obliquité du soleil, ses rayons ne peuvent plus échauffer l'atmosphère qui nous environne. Alors en effet il s'agit de lutter contre le froid d'autant plus âpre, plus piquant que nous y sommes moins habitués. Il faut donc s'envelopper d'habits étroits, les serrer avec soin autour du corps, et recouvrir le tout de larges manteaux d'une étoffe légère, moelleuse, ouattée et par conséquent tout-à-fait impropre à conduire ou à laisser exhaler le calorique. Avec de telles précautions, on évitera les refroidissements et tous le danger qui en résulte. Il est évident que le système contraire doit être adopté pendant l'été, et qu'il faut suivre alors les pratiques qui appartiennent



aux habitants des pays chauds. Il suffit d'un peu de jugement pour arriver à ces résultats.

§ 3. Les *professions* influent beaucoup sur le choix des vêtements, et si nous en avions le loisir, nous pourrions passer en revue la plupart d'entre elles et montrer que cette partie de l'hygiène est fort importante. Il nous suffira d'exposer quelques faits principaux pour faire voir tout l'intérêt qui se rattache à ce sujet. On a publié un grand nombre de travaux sur les maladies des artisans. L'ouvrage de Ramazzini, traduit et annoté par l'illustre Fourcroy et depuis par M. Patissier, renferme beaucoup d'observations sur les causes des maladies de quelques professions, mais ces auteurs attentifs seulement à des agents appréciables, comme les poussières métalliques, les gaz, etc., n'ont pas signalé une cause bien plus générale et souvent aussi bien plus réelle. Les vêtements incomplets ou mal disposés de beaucoup de pauvres gens, occasionent des troubles profonds dans les fonctions les plus importantes, et plus particulièrement dans la perspiration cutanée. On accuse à chaque instant le froid de produire des maladies graves, sans penser que cet agent ne donne lieu à ces désordres qu'autant que les habits ne sont pas suffisants pour protéger les individus. C'est donc sur ce point qu'il faut porter d'abord toute son attention, car il n'en est aucun qui ait autant d'influence sur la santé des hommes.

Parmi les professions il en est qui soumettent l'ouvrier à une température élevée. Les verriers, les fondeurs, les chauffeurs de machines, les apprêteurs, etc., sont plongés dans une atmosphère qui constitue pour eux un climat ou une saison permanente. Les boulangers sont également dans ce cas et l'on sait tous les inconvénients qui résultent de ce genre de vie. Sans cesse exposés à des refroidissements considérables, tous ces artisans négligent les précautions les plus capables de les préserver de l'action fâcheuse de cette cause; aussi, voit-on survenir chez eux un grand nombre d'altérations organiques des plus graves. Il est clair qu'on doit leur conseiller l'usage des vêtements propres à faire cesser le mal; il faut qu'ils s'enveloppent toutes les fois qu'ils quittent le lieu de leur travail, et leurs vêtements doi-

vent être construits d'après les principes que nous avons exposés précédemment.

Dans d'autres métiers, les hommes sont exposés à des accidents analogues, quoique dépendant de causes opposées. Ceux qui travaillent en plein air et qui ne trouvent pas dans un mouvement un peu vif une occasion d'activer la circulation et par conséquent la faculté de produire la chaleur, ceux-là se refroidissent trop, et contractent de graves maladies qui n'ont pas d'autre cause appréciable. Il faut donc encore prescrire à ceux-là des vêtements appropriés à cette manière de vivre. Nous en pourrions dire autant de beaucoup d'autres, et l'on sent parfaitement combien il serait superflu d'insister sur des choses que le plus simple bon sens fait reconnaître.

Il est des professions dangereuses sous beaucoup de rapports. Les unes menacent certains organes, les yeux par exemple, et nécessitent l'emploi de moyens préservatifs, qui rentrent évidemment dans la classe des *applicata;* d'autres mettant en œuvre des substances volatiles, plus ou moins délétères, exigent l'emploi d'appareils propres à neutraliser leur action; mais nous sortirions trop du cadre qui nous est tracé si nous entrions plus avant dans des détails spéciaux. Il suffira de dire d'une manière générale, que par les soins apportés à la disposition des vêtements, par la nature des substances dont on les compose, on peut remédier au plus grand nombre des inconvénients que présentent la plupart des professions. Les habits des mineurs sont souvent un excellent préservatif contre les causes de maladies qui se rencontrent dans les mines, ceux des marins n'ont pas moins d'efficacité contre l'humidité qui les entoure, enfin cette partie de l'hygiène dédaignée à tort, et abandonnée trop souvent à l'instinct de ceux que cela intéresse, serait bien digne qu'on s'en occupât plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, car la santé de la masse en dépend.

De toutes les prescriptions qui ont trait à ce point de notre travail, il n'en est pas de plus importante que le changement fréquent d'habits, et surtout de ceux qui s'appliquent plus immédiatement à la surface des corps. La malpropreté est sans contredit une des

causes les plus puissantes de maladie; le peuple lui doit presque tous ses maux, et il serait digne d'une philanthropie éclairée, de songer à ces besoins physiques, avant de s'occuper si activement du moral. Tant que les ouvriers ne seront pas éclairés sur la nécessité de changer de vêtements et de soustraire au contact de la peau, un pantalon ou une chemise imprégnés de sueur, il n'y aura pas de bien-être parmi eux. Il faut donc commencer par là, les maladies de peau, la gangrène du scrotum, les engorgements chroniques et les dégénérescences des ganglions lymphatiques, succèdent trop souvent à l'irritation produite par ces vêtements rudes et malpropres. Par malheur les bains chauds ne sont pas à la portée de la classe laborieuse, et il est à désirer que l'on trouve le moyen d'en diminuer le prix à tel point que leur usage puisse devenir vulgaire.

Quelques professions toutes spéciales sont remarquables par des vêtements particuliers. Les ordres religieux, qui ont toujours joué un rôle important dans l'histoire des peuples, affectent un genre de costume qui s'éloigne considérablement des usages reçus. Il est digne de remarque que la plupart des congrégations monastiques sont habillées d'après un modèle qui presque toujours ne convient plus aux temps et aux lieux où elles sont rassemblées. Nées dans l'Orient, ces sociétés prirent un vêtement que comportait bien le climat du lieu; mais par suite des transmigrations effectués plus tard, il est arrivé que l'habit d'abord adopté formait un gros contresens avec les nouvelles circonstances locales. De là beaucoup d'accidents auxquels l'industrie a dû remédier, quoique cela ne fût pas toujours possible. Dans notre pays, l'habit clérical ne convient nullement à la température qui y règne d'habitude. La robe traînante, les culottes courtes, le petit col, le chapeau relevé, sont en opposition avec les plus grandes nécessités du climat. Mais nous voyons s'introduire peu à peu des modifications utiles, les prêtres portent des manteaux, des pantalons, ils se couvrent le col et la tête mieux qu'autrefois, et leur santé y gagne.

Parlerons-nous de l'habit militaire, de ses singularités, de ses inconvénients et des changements qu'une meilleure hygiène est

parvenu à y introduire? Ce sujet a été traité fort au long par Percy, dans une série d'articles remarquables insérés dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, par Clairian, dont nous avons déjà mentionné le travail, par plusieurs autres médecins des armées, qui ont parfaitement compris toute l'importance de la matière. Les derniers perfectionnements introduits dans le costume du soldat sont excellents : on a substitué le pantalon à la culotte courte qui comprimait le jarret et nuisait à la marche; on a donné de larges capottes qui garnissent l'abdomen et les cuisses, et préservent ces parties des refroidissements auxquels l'habit les expose; on a même donné des gants qui ont l'avantage d'entretenir la souplesse des mains et de favoriser le maniement de l'arme. La seule partie du costume militaire qui laisse encore beaucoup à désirer, c'est la coiffure. En effet le schakos, le casque, sont pesants, incommodes, ils ne protégent ni le visage, ni les oreilles, ni la nuque : toutes ces parties restent exposées au vent, à la pluie et aux coups de l'ennemi. J'aurais voulu parler encore de la cuirasse, mais je ne puis pousser plus loin ces recherches sur des sujets intéressants. Je dois me hâter d'arriver au dernier chapitre de cette thèse, et de rechercher avec soin quelles modifications l'état de santé ou de maladie peut apporter dans le choix des vêtements.

CHAPITRE VI.

Des modifications que l'état de santé ou de maladie apporte dans le choix des vêtements.

Si j'ai réussi à démontrer que les vêtements exercent une grande influence sur l'accomplissement régulier de la plupart de nos fonctions; si la nature, la forme et les autres qualités physiques de nos vêtements peuvent favoriser ou entraver le jeu de beaucoup d'organes; si enfin j'ai prouvé que les âges, les sexes, les climats, les

saisons et les professions, exigeaient en quelque sorte des vêtements particuliers, on pourra facilement conclure de ces prémisses, que l'état de santé ou de maladie des individus, doit modifier les *applicata*, et donner lieu à des préceptes utiles. Examinons donc cette dernière question, qui forme le complément de notre travail.

Pour le médecin hygiéniste, il n'y a pas seulement des gens bien portants et des gens malades, la physiologie et la pathologie ne se partagent pas rigoureusement l'étude de l'homme. Le passage de l'état de santé à l'état de maladie n'est pas aussi tranché qu'on le croit communément, et plusieurs degrés intermédiaires méritent une extrême attention. C'est là le vrai domaine de l'hygiène, le point où elle doit se placer, sentinelle vigilante, pour prévenir le mal futur et ramener l'économie à son état normal. La santé la plus régulière comporte toujours un certain degré de prédisposition à la maladie, et tout le soin du médecin consiste à combattre cet ennemi, à lui opposer des habitudes qui le contrarient, afin de modifier lentement l'organisme dans un sens différent. Si le choix de la nourriture, l'exposition à une atmosphère chaude, sèche, ou froide, tel ou tel exercice, ont une action évidente sur l'économie, et produisent bientôt des constitutions spéciales, si l'on peut réellement donner aux individus ce qu'on nomme un *tempérament acquis*, il n'est pas moins certain que la nature et la forme des vêtements ne puissent influer sur l'état physique de l'homme, et modifier profondément ses organes et leurs fonctions.

Or, il s'agit maintenant de déterminer jusqu'à quel point on peut arriver à ce résultat. Examinons successivement les différentes époques de la vie de l'homme.

La première enfance compte les vêtements au nombre de ses modificateurs les plus importants, et personne ne voudra nier ce principe. On sait que beaucoup d'enfants naissent avec des prédispositions organiques qui entraînent ordinairement des maladies graves: la constitution dite *lymphatique*, est surtout remarquable sous ce rapport, et plus particulièrement dans les grandes villes et parmi les gens pauvres. Il s'agit de combattre dès l'origine cette

manière d'être, et pour y réussir, il faut que les vêtements, les aliments, et toutes les circonstances extérieures, soient disposés de manière à concourir au résultat commun. Si les langes dont on recouvre les enfants ne sont pas chauds et moelleux, s'ils conservent l'humidité et conduisent facilement le calorique, s'ils ne sont pas renouvelés toutes les fois qu'il en est besoin, on augmentera le mal, et c'est en effet ce qui arrive dans bien des cas. Tous ceux qui sont élevés dans les hôpitaux ou confiés aux soins mercenaires des nourrices négligentes et pauvres, présentent la preuve évidente des dangers de ce système de vêtements, et la mortalité que l'on constate parmi eux, résulte en grande partie de cette cause. Nous ne voulons pas nier l'influence des autres circonstances extérieures; mais pour ceux qui ont vu les pauvres enfants emmaillotés dans des langes de toile grossière, de laine dure et sèche, il est évident que ce costume à la fois incommode et malsain produit les plus fâcheuses conséquences. Il faut donc que le médecin hygiéniste signale avec force toute la barbarie de ces coutumes meurtrières, et sollicite des améliorations si désirables. Le Mémoire de M. Gendron, de Château-du-Loir, répond à ce besoin.

Ceux qui ont échappé à ces causes de destruction et chez lesquels on rencontre souvent une vigueur remarquable (les plus faibles ayant succombé), ceux-là trouvent dans l'éducation physique de la seconde enfance une nouvelle source de lésions organiques graves. Les vêtements grossiers et incomplets des gens pauvres entrent pour beaucoup dans le développement des scrophules, et tous les observateurs n'y ont peut-être pas assez donné d'attention. La peau irritée par des habits composés de laine épaisse et rude, dont la forme s'accommode mal à celle des parties qu'ils recouvrent, et qui gênent la liberté des mouvements, transmet promptement cette irritation aux vaisseaux et aux ganglions lymphatiques, et de là ces engorgements glanduleux si rebelles qui s'ulcèrent et marquent de stigmates indélébiles les malheureux enfants. L'hygiène a une grande tâche à remplir à cet égard, et de beaux succès sont réservés aux médecins qui sauront en comprendre toute l'importance.

Les recherches de M. Villermé sur la santé des enfants employés dans les grandes manufactures, fournissent des résultats effrayants. Croira-t-on que la prolongation du travail, le défaut d'exercice, l'inspiration continuelle d'un air malsain, et l'immoralité précoce de ces enfants soient les seules causes de leur détérioration physique? Non sans doute, et pour mon compte, je pense que les vêtements grossiers, malpropres et incomplets dont ils sont revêtus, ont une fâcheuse influence sur leur santé. Je ne connais pas de calculs sur cette matière, mais à défaut d'une appréciation rigoureuse, et dans l'absence de tout chiffre, il suffit de considérer tous les inconvénients des causes dont nous parlons pour être convaincu de la réalité de leur action. C'est un sujet de recherches qui me semble d'une haute importance.

On a de tout temps considéré le froid et surtout le froid humide, comme la cause la plus ordinaire d'un grand nombre de maladies. Sans vouloir discuter ici la réalité absolue de cette étiologie, on ne peut méconnaître l'influence de cet agent dans la production de beaucoup de phénomènes morbides, et cela suffit pour motiver les prescriptions de l'hygiène. Les observations de M. Flourens prouvent, que les tubercules sont souvent le résultat de l'action de cette cause sur l'économie, et beaucoup de faits viennent à l'appui de cette assertion. Il est évident que la prophylactique des scrophules et des maladies analogues est du domaine de l'hygiène, et que l'on pourra prévenir le développement de ces redoutables altérations par des soins de régime, par une habitation saine et aussi par des vêtements convenables. On est convaincu de cela en voyant les rapides changements qui surviennent dans la santé générale des enfants, lorsqu'on les soumet à des conditions nouvelles pour eux. Beaucoup d'entre eux, jusque là malingres, chétifs, rabougris, prennent un rapide accroissement, deviennent pubères, hommes, d'enfants qu'ils étaient, et ces mutations profondes de tout l'organisme n'ont souvent pour cause, qu'une meilleure nourriture et de bons vêtements qui les mettent à l'abri du froid.

Ici se présente un point important de l'histoire des vêtements; je

veux parler de l'influence réelle exercée sur l'économie par les tissus de laine, de toile ou de coton. Beaucoup de médecins se sont occupés de cette question. Il existe dans le monde des préjugés sur le mode d'action de ces divers tissus appliqués sur la peau; on attribue des qualités utiles ou nuisibles aux vêtements de laine ou de coton, et il importe d'examiner jusqu'à quel point ces idées sont justes.

Nous avons dit dans les deux premiers chapitres de ce travail, quelles étaient les propriétés réelles de ces deux ordres de vêtements, ce que leur contact avec la peau pouvait produire; mais il faut aller plus loin et rechercher si ces propriétés ont une efficacité quelconque dans certains cas de maladie. Autrefois le linge de toile ou de coton était à peu près inconnu et la peau subissait perpétuellement le contact de vêtements de laine plus ou moins fine. La médecine ancienne prouve que les dermatoses étaient nombreuses, graves, et de nos jours encore plusieurs maladies de ce genre en Orient, ne paraissent pas avoir d'autre cause que l'irritation produite par des habits de cette espèce. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que l'action des tissus de laine sur la peau excite la sensibilité de cette membrane, active les sécrétions, et par conséquent détermine un mouvement analogue dans toutes les parties de l'organisme qui sont en rapport sympathique avec elle.

Or, on sait que l'appareil respiratoire est plus particulièrement dans ce cas. Les perspirations cutanée et pulmonaire sont dans un rapport de mutualité constante, et cette double fonction qui tend à un même but, doit toujours être l'objet de la surveillance du médecin. La peau et le poumon qui sont, suivant l'occasion, congénères et antagonistes, sont toujours en contact avec un modificateur dont les variations continuelles entraînent de nombreux changements dans leurs fonctions, aussi faut-il atténuer sans cesse les inconvénients de cette cause. Nous avons dit combien l'application du froid à la peau était fâcheuse, surtout quand celle-ci était humide de sueur, combien il y avait de dangers attachés à la dessiccation rapide du linge qui nous recouvre, et c'est pour cela que nous avons tant insisté sur l'usage des tissus non conducteurs de calorique.

C'est pour détruire cette cause permanente de maladie que l'on a conseillé l'usage de la flanelle sur la peau, et que beaucoup de personnes font usage de gilets, de camisoles en laine qui, comme nous l'avons dit, se chargent bien de la sueur, mais ne permettent pas une évaporation rapide de cette humidité. Les vêtements de toile se sèchent promptement et laissent ainsi exhaler une grande partie du calorique des organes, au grand détriment de la santé des individus. Il faut donc avoir recours aux vêtements de laine, et cela plus particulièrement pour le thorax, car c'est surtout sur ce point que le refroidissement est dangereux. Il occasione un surcroît d'activité dans la perspiration pulmonaire et cette fonction ainsi exagérée, donne bientôt lieu à des symptômes d'irritation bronchique, de phlegmasies spéciales, et en somme à la formation des tubercules. Quel que soit le genre d'explication que l'on adopte, toujours est-il que ces phénomènes sont très habituellement dans un rapport de coïncidence, sinon de cause à effet, et il importe de les prévenir.

Les anciens avaient déjà reconnu l'efficacité de ce moyen et beaucoup d'affections analogues étaient traitées par l'application de la laine plus ou moins rude et capable de remplacer l'emploi du *strigil*. Les frictions usitées si communément encore dans beaucoup de contrées, ont une grande efficacité et ramènent la sueur avec promptitude. Il faut donc approuver l'emploi des vêtements de laine sur la peau et en conseiller l'usage dans tous les cas où l'appareil respiratoire paraît doué d'une susceptibilité exagérée. Cette médication préventive est en faveur de nos jours et un grand nombre de personnes sont enveloppées de chemises, de caleçons, de gilets de laine et en retirent des avantages incontestables. Mais il faut se bien garder d'user de tous ces moyens quand rien n'y oblige. La peau habituée à cette stimulation perd une grande partie de sa sensibilité et il faut alors avoir recours aux irritants les plus énergiques pour obtenir des résultats marqués. La laine appliquée sur la peau est un excitant, comme le tabac pour la muqueuse nasale, comme le café et le thé pour le cœur et le cerveau; en bonne hygiène il ne faut user des excitants que quand ils sont nécessaires.

On ne sait pas bien à quelle occasion les tissus de coton ont été accusés d'être malsains ; ce préjugé ne supporte pas le plus léger examen. Si le duvet qui recouvre ces tissus est beaucoup plus abondant que celui des toiles proprement dites, il ne peut par irriter la peau, comme on l'a prétendu ; et, sous ce rapport, l'utilité des tissus de laine bien autrement irritants, doit rassurer tout le monde. Il faut reconnaître que les tissus de coton, bien loin d'avoir les divers inconvénients qu'on leur reproche, sont, au contraire, très préférables à ceux de toile, en raison de leur mollesse, qui les rend, comme nous l'avons prouvé, mauvais conducteurs du calorique. Au reste, ce préjugé doit s'effacer devant cette autre considération : plus de la moitié des peuples de la terre sont revêtus de tissus de coton, et l'on ne voit pas que leur santé en souffre d'aucune manière. On devra donc conseiller les vêtements de ce genre toutes les fois que ceux en toile ne suffiront pas pour garantir de l'action de l'air les personnes délicates. Au surplus, la raison publique a fait justice des accusations de nos pères ; de nos jours, les tissus de coton ont remplacé dans l'usage domestique la toile, dont le prix d'ailleurs est beaucoup plus élevé, et qui est loin d'offrir les mêmes avantages de finesse, de légèreté, de blancheur et surtout de propreté.

A mesure que l'homme avance en âge et que sa caloricité diminue, il doit faire usage de ces tissus qui l'isolent et conservent exactement sa température propre. Les maladies qui sont souvent une vieillesse anticipée, la convalescence, qui est un état analogue, réclament l'emploi des mêmes moyens ; et dans bien des cas, la guérison en dépend d'une manière directe. Les vêtements chauds constituent une sorte d'atmosphère artificielle qui offre de grands avantages dans le traitement des maladies. Dans bien des circonstances, ni la fortune, ni la position sociale des individus, ne permettent d'avoir recours aux voyages, aux changements de climats, et l'on peut suppléer à tout cela par un système de vêtements bien ordonnés. Nous insistons à dessein sur cette partie de l'hygiène, qui peut rendre d'immenses services, et que l'on néglige trop dans bien des cas. D'un autre côté, les individus sujets à la pléthore, chez lesquels la chaleur est en excès et dont la peau fonctionne avec énergie, ne doivent pas être soumis

à une stimulation qui augmenterait leur vitalité. On leur sera en aide au moyen des vêtements légers, bons conducteurs du calorique, et les pertes qu'ils pourront faire par la voie cutanée, auront de notables avantages sur le reste de l'économie.

Tout ce que nous venons de dire, se rapporte surtout à la prophylactique proprement dite; et les individus dont nous nous sommes occupés, n'offraient en quelque sorte qu'une prédisposition morbide plutôt qu'une maladie. Mais lorsque des causes plus actives ont déterminé un trouble profond et durable des principales fonctions, lorsqu'il y a maladie, et que l'intervention de l'art est devenue nécessaire, l'hygiène peut encore prendre part à la cure, et sa coopération est loin d'être inutile. Ceux qui ont long-temps pratiqué dans les hôpitaux des grandes villes, savent combien de malades n'ont besoin pour être guéris que de changer la plupart de leurs habitudes, de suivre un régime sévère, de se reposer de leurs fatigues, et de jouir du degré d'aisance et de bien-être que la charité publique met à la disposition du pauvre. J'ai fait quelques recherches à cet égard, et j'ai trouvé que sur 1500 malades entrés chaque année dans la salle confiée à mes soins, plus de 500 étaient rendus à la santé par le seul fait du repos, du régime et des soins de propreté. Examinons donc la valeur relative de chacun de ces moyens, et surtout de celui qui se rapporte à notre sujet.

Les ouvriers travaillent beaucoup, se nourrissent mal, s'habillent plus mal encore, et lorsqu'un peu de misère, de désordre ou d'inconduite, viennent se joindre à leurs fatigues habituelles, le corps s'affaisse, les fonctions principales se dérangent, et une maladie ne tarde pas à se déclarer. Trop souvent ces hommes endurcis à la fatigue, continuent de travailler, et alors, de graves altérations surviennent dans les viscères principaux. Si l'on ajoute encore à cela que la plupart se couchent dans de mauvais lits, dorment peu et mal, manquent des moyens nécessaires de changer de linge et de renouveler leurs habits, on verra que toutes ces causes sont puissantes et rendent bien compte des nombreux accidents qui en résultent.

C'est dans ces circonstances que les ouvriers arrivent dans les hôpitaux, et l'on est surpris du degré d'accablement qu'ils présentent.

différents. L'acide acétique, qui fait la base de ces préparations, s'y trouve à divers degrés de concentration ; on l'emploie quelquefois pur, comme dans le vinaigre dit radical, dans les sels anglais, aromatisés avec de nombreuses essences, ou tout simplement en contact avec le sulfate de potasse. Cette substance est fort active, et ne s'emploie guère que comme parfum pour stimuler l'appareil cérébral.

Mais les vinaigres proprement dits sont d'un usage fréquent dans la toilette : les uns sont préparés par infusion, et se chargent de l'odeur de la rose, de l'œillet, de la lavande, et de beaucoup d'autres plantes aromatiques ; d'autres sont distillés en contact avec les mêmes substances végétales, et sont plus actifs ; quelquefois on y mêle une solution balsamique, ou bien on en obtient de fort agréables en combinant ces deux procédés, ce qui constitue les extraits de vinaigre à la vanille, à la tubéreuse, etc. Enfin, on a composé des vinaigres dits de propriétés ou de salubrité, et dont le plus connu porte le nom de vinaigre des Quatre-Voleurs ; le vinaigre camphré de Spielmann est encore dans ce cas, de même que quelques autres moins usités, et qui doivent leur mérite aux substances qu'on y introduit. Il en est qui pourraient être dangereux, comme, par exemple, le vinaigre scillitique, celui de colchique, que l'on conseille pour gargarismes, et le fameux vinaigre fondant pour détruire les verrues, et qui n'est autre chose qu'un mélange de vinaigre et de partie égale de nitrate acide de mercure.

En général, les vinaigres sont de bons cosmétiques, en ce qu'ils sont d'un emploi facile et que leur action ne peut altérer le tissu cutané ; ils doivent être étendus dans une grande quantité d'eau. On leur attribue la propriété de calmer l'irritation de la peau, mais ce mérite n'est pas très réel. L'acide citrique peut donner lieu aux mêmes remarques, non pas quand il est pur, mais à l'état où on le trouve dans les citrons mûrs qui le contiennent en abondance, et combiné avec un mucilage et une huile essentielle : ils sont employés en fragments pour le lavage des mains et des pieds, ou bien on en exprime le suc dans l'eau, et l'on s'en sert pour nettoyer la bouche, blanchir les dents et augmenter la couleur rouge des gencives. Les

mêmes remarques s'appliquent à l'acide tartrique qui entre dans beaucoup de cosmétiques comme auxiliaire.

Les substances qui contiennent le tannin entrent comme base ou comme accessoire dans un assez grand nombre de préparations, qui, toutes, ont pour propriété spéciale d'être astringentes, c'est-à-dire de donner à la peau un degré de tonicité, de fermeté remarquable. On emploie ces matières en poudre fine, bien tamisée, et l'on en forme des sachets que l'on applique sur la partie dont on veut provoquer l'astriction. On arrose souvent ces sachets de vinaigre, afin d'en augmenter l'efficacité; on fait encore usage d'une solution de tannin plus ou moins chargée, et qui s'emploie en lotions sur diverses parties du corps. Enfin le tannin qui existe en très grande abondance dans la noix de galle, l'écorce de grenade, les feuilles de myrthe et autres substances végétales, entre dans la composition de beaucoup de pommades astringentes; par exemple, dans celle qui porte le nom de pommade virginale ou à la comtesse. Toutes ces recettes sont incapables de produire aucun effet fâcheux, comme aussi elles ne peuvent guère produire les miracles que la crédulité publique leur attribue.

2°. *Matières colorantes.*

La couleur rosée du visage, signe ordinaire de la santé, est surtout l'attribut du jeune âge, et comme cette double qualité, jeunesse et fraîcheur, appartient à une époque de la vie que chacun regrette, il en est résulté que de tout temps, on a cherché à entretenir le plus long-temps possible cette teinte si désirable, et à la remplacer par une coloration factice, quand elle est détruite par une cause quelconque. Pour arriver à ce résultat, on a mis à contribution toutes les substances dont la couleur se rapproche de celle que l'on veut obtenir, et le recueil des recettes anciennes prouve avec quel zèle on s'est livré à ce genre de recherches. C'est aux femmes surtout qu'il en faut attribuer le mérite, s'il y en a; car leurs soins n'ont pas été stériles. Elles y puisent de grands avantages, *his gaudent et gloriantur; hunc mundum muliebrem appellarunt majores nostri*, dit Tite-Live.

Parmi les nombreuses substances employées dans ce but, il en est

dont l'action est tout-à-fait innocente ; de ce nombre sont les matières colorantes extraites de la cochenille et du carthame. Voici sous quelle forme elle sont employées.

La cochenille du nopal, *coccus cacti*, genre d'hémiptère de la famille des gallinsectes, fournit une magnifique couleur rouge, connue sous le nom de *carmin*, et qui entre comme auxiliaire dans un grand nombre de cosmétiques. On prépare le carmin au moyen de divers procédés assez compliqués ; l'eau en ébullition enlève la matière colorante, on lui donne plus d'éclat au moyen de l'alun, des carbonates ou des nitrates de potasse ; on passe le liquide, on le filtre, on le laisse refroidir ; la matière colorante se dépose, on décante, et le résidu séché à l'ombre, prend une nuance si vive que l'œil peut à peine en supporter l'éclat. Le carmin chinois, celui dit d'Allemagne, celui de Hollande, diffèrent peu et servent également comme fard.

On appelle *fard* les substances destinées à donner aux joues une teinte rosée plus ou moins vive. Cependant il y a des fards blancs pour augmenter cette nuance naturelle de la peau ; mais c'est par extension qu'on leur conserve le même nom. Les fards rouges dont nous devons parler en ce moment se font au moyen du carmin que l'on emploie directement en frictions sur les joues, ou bien après l'avoir mêlé avec une certaine quantité de talc de Venise, délayé dans une eau gommeuse, huileuse et même aromatisée. Il y a beaucoup de variétés dans cette préparation dont il suffit d'indiquer la principale. Elle est du reste sans danger, et son seul inconvénient est de recouvrir les orifices des conduits qui versent au dehors la perspiration insensible et la sueur ; mais cet obstacle est trop léger pour nuire beaucoup à cette fonction.

Le carthame que l'on nomme encore rouge d'Espagne, est fourni par la plante de ce nom, le *carthamus tinctorius*, espèce de carduacée des pays chauds. On obtient la matière colorante rouge, et on la sépare de celle qui est jaune, en battant avec force et sous un filet d'eau continu, une certaine quantité de fleurs de carthame, renfermée dans un petit sac de toile. L'eau entraîne le principe colorant jaune. On dissout la couleur rouge (carthamine) au moyen

d'une solution alcaline faible (carbonate de soude), et on la précipite au moyen de l'acide citrique.

La matière qui se dépose est mélangée avec le talc comme le carmin, on y ajoute un peu d'huile de ben, on réduit le tout en une pommade de consistance molle, et on l'emploie comme le fard dont nous avons parlé précédemment. C'est au moyen du carthame que l'on compose le fameux rouge des Circassiennes, celui d'Athènes et autres fards également vantés, qui doivent leur éclat plus vif à l'alcool ou à l'acide acétique qu'on y ajoute. Il y a d'ailleurs des vinaigres de fard, celui dit de Vénus, celui de madame Goubet, et enfin différentes étoffes appelées *crépons*, dans le tissu desquelles on incorpore les matières colorantes précédentes; tous ces cosmétiques ne peuvent avoir d'inconvénients réels.

Ces mêmes substances ainsi que l'orcanette (racine de l'*anchusa tinctoria*), sont souvent incorporées dans des matières grasses, dans le but de constituer des pommades destinées à colorer les lèvres. Cet éclat donné à ces parties est propre à faire ressortir davantage la blancheur des dents. Nous ne devons pas oublier la peinture rouge dont se recouvrent certaines peuplades sauvages, qui ont sur la beauté des idées un peu différentes des nôtres. Il ne faut pas disputer des goûts.

3°. *Huiles essentielles.*

Les végétaux aromatiques doivent cette propriété à des huiles essentielles qui occupent certaines parties de leurs tissus; elles sont volatiles, âcres, quelquefois caustiques et sans viscosité, plus légères que l'eau; beaucoup sont colorées et éminemment inflammables; peu solubles dans l'eau, elles le sont beaucoup dans l'alcool, et constituent alors des esprits et des eaux aromatiques qui prennent le nom de la plante fournissant l'huile essentielle. Les dissolutions alcooliques de ce genre sont décomposées par l'eau qui s'empare de l'alcool, met l'huile à nu, de telle sorte que la liqueur devient laiteuse.

Les huiles essentielles s'obtiennent par distillation, elles se volati-

lisent en même temps que l'eau, et se condensent dans des récipients appropriés. Il en existe un grand nombre dont on se sert rarement à l'état de pureté. Presque toujours on les emploie sous forme d'alcoolats ou d'esprits, ou bien encore sous celles d'eaux aromatiques. La rose, l'oranger, la menthe et presque toutes les labiées, le gérofle, la cannelle, et beaucoup d'autres plantes fournissent des huiles essentielles qui entrent dans la composition d'une multitude de parfums employés comme cosmétiques. Le camphre est aussi de ce nombre.

Parmi tous ces parfums, il n'en est aucun dont l'usage soit plus répandu que l'eau de Cologne. C'est un alcoolat composé d'un grand nombre d'huiles essentielles réunies et distillées ensemble. Tous les perfectionnements introduits dans la composition de cet esprit, par les parfumeurs modernes, ne consistent que dans des changements de proportions entre les douze ou quinze essences qui s'y trouvent combinées, et ne changent rien à ses propriétés réelles. L'eau de Cologne comme objet de toilette est une chose agréable, utile même quelquefois; mais bien moins souvent que ne le prétendent les prôneurs intéressés ou les enthousiastes. Étendue dans l'eau, elle communique à celle-ci une odeur suave, un léger degré d'activité qui excite la peau et ses fonctions.

L'eau de Portugal, celle de lavande et une foule d'autres, simples ou composées, n'ont pas de propriétés spéciales, et doivent toutes être rangées dans la classe des cosmétiques, qui excitent à la fois la peau et le système nerveux. Les ouvrages écrits dans ces derniers temps sur la parfumerie, contiennent une très grande quantité de formules, que nous ne pouvons mentionner ici. On conçoit que tous ces alcoolats peuvent être incorporés à d'autres substances, et leur communiquer leurs propriétés principales. Beaucoup de poudres, de pommades, de vinaigres, de savons, peuvent recevoir ces matières aromatiques, et en effet, il n'est presque aucune forme de cosmétiques dans lesquels on ne retrouve la présence des huiles essentielles comme principal ou accessoire.

4°. *Baumes et résines.*

Les baumes sont des composés d'une matière résineuse, d'acide benzoïque et d'une huile essentielle plus ou moins abondante. Parmi le petit nombre de substances de ce genre que l'on connaît bien, et qui sont employées comme cosmétiques, il y en a deux de solides, le benjoin et le storax; plusieurs autres moins usités sont presque liquides, comme le baume du Pérou et celui de Tolu. Ces derniers appartenaient plutôt à la matière médicale qu'à l'hygiène, mais dans ces derniers temps la rareté de quelques-unes de ces substances a engagé les fabricants de parfumeries à se servir du baume de Tolu dans un grand nombre de préparations. Il a du reste les mêmes propriétés.

Les baumes se vaporisent en partie par la chaleur, et dans cet état se mêlent avec un grand nombre de substances pour former des cosmétiques d'une odeur agréable. Solubles dans l'alcool, ils ne le sont pas dans l'eau qui se charge cependant de leur arome et d'une petite partie de l'acide benzoïque qu'ils contiennent. Les huiles volatiles les dissolvent très bien, et comme nous l'avons dit, c'est à la présence d'une huile de ce genre que plusieurs de ces baumes doivent leur liquidité. Ils sont d'ailleurs facilement inflammables, et entrent pour beaucoup dans la composition des pastilles brûlantes, de ces sortes de clous fumants que l'on place dans des cassolettes, et qui envoient au loin leurs vapeurs odorantes. Le baume de la Mecque (qui est une résine) si renommé dans tout l'Orient, ne possède pas plus de vertus que les autres, et entre comme eux dans la composition des divers cosmétiques dont nous allons nous occuper.

Les teintures de benjoin, de storax, de baume du Pérou, se font au moyen de l'alcool à 36° qui dissout le baume, et se charge de toute son odeur. Ces teintures, mêlées en certaines proportions à l'eau pure ou à différentes eaux aromatiques, constituent les diverses espèces de lait virginal, dont la renommée s'est un peu affaiblie dans ces derniers temps, quoique à vrai dire, ils ne méritent pas

plus l'oubli que l'enthousiasme. Ce sont des cosmétiques agréables et fort innocents, mais dont on peut se passer comme de tant d'autres. Toutes ces teintures entrent encore dans la composition de la plupart des élixirs odontalgiques, des eaux dentifrices et d'une foule d'autres préparations analogues auxquelles elles communiquent leur arome exalté, et de plus une propriété tonique due aux matières résineuses qu'elles contiennent.

Je pourrais donner ici quelques détails sur certaines résines qui ont beaucoup d'analogie avec les baumes; le sangdragon, le mastic, sont dans ce cas et donnent lieu à des produits semblables. Il en est de même de plusieurs gommes-résines, telles que la myrrhe, l'oliban, qui entrent dans la composition très compliquée de plusieurs cosmétiques anciens, mais ce que j'ai dit suffit pour établir le degré d'importance que méritent ces préparations, et je me hâte d'arriver aux corps gras.

5°. *Corps gras.*

La nécessité d'établir un peu d'ordre dans les nombreux produits qui appartiennent à cette grande division, nous engage à la subdiviser en un certain nombre de sections, dans le but seul d'en faciliter l'étude. Nous examinerons successivement les cosmétiques huileux, puis les pommades graisseuses, les pommades résineuses, et enfin les diverses espèces de savons.

§ 1er. *Les huiles.* — Il existe dans un certain nombre de substances végétales, une matière grasse, épaisse, liquide à la température moyenne, plus légère que l'eau qui ne la dissout pas, très soluble dans l'alcool, etc.; cette matière appellée huile, se trouve en abondance dans le péricarpe de l'olive, dans les semences de l'amande, dans les graines de faîne, dans celles du colza, du ricin, du lin, du pavot, dans la noix, etc., etc. La plupart de ces huiles identiques, quant à leurs propriétés principales, ont des qualités différentes qui ne permettent pas de les employer indistinctement à la composition des cosmétiques. Nous allons parler de celles qui conviennent pour cet usage.

L'huile d'amandes douces dont on se sert le plus ordinairement dans la parfumerie, doit être pure et fraîche, d'une légère odeur d'amandes, d'une couleur jaune doré; elle rancit facilement. On l'emploie peu de nos jours comme cosmétique; mais elle sert d'excipient à un très grand nombre d'huiles essentielles, d'aromes plus ou moins puissants, et dans cet état de combinaison, on s'en sert à chaque instant pour donner de la souplesse à la peau, entretenir les cheveux et prévenir leur chute.



L'huile d'olives qui remplace souvent celle d'amandes douces, est employée dans les mêmes circonstances. Autrefois elle servait à frictionner le corps tout entier, alors que les exercices palestriques étaient en honneur, et formaient la base de l'éducation physique. Tous les peuples de l'Orient avaient recours à ce moyen pour ajouter à la souplesse des membres, pour diminuer la transpiration et conserver une plus grande somme de vigueur. On se rappelle le mot de ce vieux soldat romain, *extùs oleo, intùs mulso*, et l'on admet volontiers l'efficacité du procédé, en considérant les causes que ces moyens devaient combattre. Aujourd'hui encore, ce cosmétique que rejette notre délicatesse, est d'un usage habituel dans beaucoup de pays chauds. L'huile de palme humecte et assouplit la peau des Nègres, des Abyssiniens, des Hottentots, et prévient l'action exagérée de la chaleur solaire. Nous verrons plus tard que des cosmétiques analogues sont employés par les habitants des pays froids dans un but identique.

D'autres huiles, comme celles de noisettes, et surtout de ben, servent d'excipient aux substances aromatiques indiquées précédemment, et jouissent des mêmes propriétés, à l'exception toutefois de l'odeur d'acide hydro-cyanique qui appartient à l'huile d'amandes amères, lorsqu'on a préalablement exposé ces graines broyées à la vapeur d'eau.

Nous ne décrirons pas les procédés au moyen desquels on parfume les huiles, l'infusion, l'*enfleurage*, le mélange des unes et des autres, l'addition d'essences, de teinture, d'esprits; l'incorporation de l'ambre, du musc, etc. On compte chez les parfumeurs modernes plusieurs

centaines de compositions de ce genre, qui toutes se recommandent par des qualités particulières, mais qui au fond, ont des propriétés analogues. Toutes ces huiles et surtout celles dîtes antiques, sont employées spécialement aux soins de la chevelure, et concourent à lui donner de la souplesse, de l'éclat et de la solidité. Les inventeurs brevetés portent bien plus haut leurs prétentions. L'huile du Phénix, celle des Célèbes, les huiles philocome, de Java, de Castor, et enfin la plus vantée de toutes, l'huile de Macassar, se composent en général d'huile de ben ou d'olives, ou d'amandes douces avec addition d'alcoolats très odorants, d'essences de roses, de bergamotte, etc. Elles n'ont pas plus que les autres substances de même genre, la propriété de faire croître les cheveux. Toute leur utilité se borne à prévenir ce dessèchement des matières épidermiques qui favorise leur usure, leur chute et amène si souvent une calvitie incurable.

§ 2. *Pommades graisseuses*. On a remarqué de tout temps, que l'état de sécheresse de la peau nuisait à l'accomplissement de ses fonctions, que son tissu lui-même s'altérait lorsque cette sécheresse était considérable et permanente, et que par conséquent, il importait, soit d'entretenir la matière huileuse qui y est naturellement déposée, soit de la remplacer par une onction artificielle. A cet égard, l'antiquité était tout aussi avancée que nous et l'expérience de tous les peuples, même peu civilisés, a conduit à la découverte d'un grand nombre de recettes fort efficaces. Les modernes ont ajouté quelques formules plus compliquées que vraiment utiles.

La partie importante de toutes les pommades destinées à remplir ce but, c'est la substance qui en forme la base commune, c'est l'axonge, le corps gras qui, toujours le même, doit seulement quelques qualités accessoires à l'addition d'une multitude de substances odorantes, sous toutes les formes, dont nous avons parlé. Mais la graisse que l'on emploie sous le nom de *corps de pommade*, et qui est fournie par le porc, le bœuf, le mouton, l'ours, etc; cette graisse que l'on soumet à divers procédés de purification, forme à elle seule la partie vraiment active de la plupart des pommades. On lui doit la souplesse

des cheveux et celle du cuir chevelu, et c'est tout ce que l'on peut raisonnablement attendre de ce genre de cosmétiques.

On prépare des pommades par infusion, en mettant dans la graisse fondue les fleurs ou substances odorantes destinées à parfumer cette graisse : la rose, la vanille sont dans ce cas ; d'autres exigent l'*enfleurement*, comme la tubéreuse, le jasmin, le lilas, le réséda, etc. ; d'autres sont faites au moyen d'essences et sont en nombre considérable. On compose encore des extraits de pommades qui indiquent seulement l'accumulation des principes odorants, des pommades romaines semi-liquides par addition d'huiles parfumées en quantité variable, et beaucoup d'autres dites pommades de composition et qui diffèrent peu des précédentes. Je me borne à cette indication sommaire d'objets qui n'ont aucune propriété spéciale, autre que celles déjà décrites. Quant à celles qui sont faites au moyen de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours, elles ne contiennent le plus souvent aucune trace de ces substances, et l'axonge convenablement préparé ou le suif de bœuf ou de mouton, servent de base commune à toutes ces compositions tant vantées.

On incorpore souvent dans l'axonge des mucilages de plusieurs espèces. Le suc de concombres, celui de bulles de lis, le frai de grenouilles, la décoction de colimaçons forment des pommades fréquemment employées pour adoucir la peau, entretenir sa souplesse et calmer l'irritation produite par le savon et le rasoir. Beaucoup d'éruptions cutanées qui ont leur siége au visage réclament aussi l'emploi de ces moyens adoucissants ; certaines formes d'acné, de mentagre sont surtout dans ce cas et les cosmétiques de ce genre sont évidemment utiles, surtout quand le corps gras est frais, bien pur et fréquemment renouvelé. Mais il faut dire que le frai de grenouilles et les limaçons ne figurent ordinairement que sur l'étiquette du pot de pommade, et que l'huile d'amandes douces, la cire ou l'axonge sont les seules substances qui entrent dans leur composition. On peut quelquefois en dire autant des concombres ; mais cependant il arrive assez souvent que les parfumeurs emploient le suc exprimé de ce végétal qui n'est pas rare.

résulté des céphalalgies très violentes, du gonflement au cuir chevelu, et il convient de s'en abstenir. La poudre de riz est une excellente chose pour parfumer les cheveux et enlever l'humidité de cette partie du corps, ainsi que des aisselles, et d'ailleurs nous parlerons dans le chapitre suivant de diverses poudres minérales employées dans un but analogue, et qui ont toutes des inconvénients plus ou moins graves.

Quant aux poudres dentifrices, elles sont très nombreuses et plus ou moins propres à remplir le but de leur institution. Le quinquina et le charbon, mêlés à dose égale, et pulvérisés avec beaucoup de soin, sont un excellent moyen d'entretenir à la fois la propreté des dents et le bon état des gencives. Ce cosmétique que l'on aromatise suivant le goût de chacun, vaut mieux que toutes les compositions tant vantées, et qui pour la plupart contiennent avec de la poudre de corail ou de pierre ponce, des acides qui altèrent les dents.

Enfin, la pâte d'amandes et les nombreuses préparations qu'on lui fait subir, sont encore un cosmétique d'un emploi vulgaire, et qui ne peut avoir aucun inconvénient. L'albumine végétale qu'elle contient, se mêle aux matières grasses qui salissent la peau, les émulsionne et facilite leur enlèvement par l'eau. Nous négligeons beaucoup d'autres substances analogues, et nous arrivons aux cosmétiques fournis par les matières inorganiques.

DEUXIÈME SECTION.

Matières inorganiques.

Si jusqu'ici les nombreux cosmétiques que nous venons de passer en revue nous ont semblé sans importance en raison de l'innocuité des substances qui les composent, il n'en est pas de même de ceux dont nous allons parler. En effet, la plupart des matières inorgani-

ques, employées comme cosmétiques, sont douées de propriétés actives, et le plus souvent fort dangereuses. On s'étonne de voir à chaque instant dans les recettes des parfumeurs, des métaux comme l'arsenic, le mercure, le plomb, l'argent; et ce qui a le droit de nous surprendre bien davantage, c'est que l'autorité paraît méconnaître ce fait, ou, du moins, elle garde un silence complet à l'égard de la vente publique et sans garantie de substances aussi délétères. Les pharmaciens ne peuvent délivrer ces mêmes substances sans être astreints à des mesures restrictives fort sévères; les confiseurs eux-mêmes ne peuvent colorer certains bonbons avec quelques oxides métalliques, à la vérité dangereux, tandis que les parfumeurs ont la faculté de vendre à chacun des poudres, des pommades, des eaux contenant, à des doses énormes, les matières les plus vénéneuses. Il y a à cet égard une grande lacune dans notre législation, et ce sujet appelle toute la sollicitude du conseil de salubrité.

Comme il s'agit évidemment ici de poisons, nous allons suivre, pour les décrire, la marche indiquée par M. le professeur Orfila, dans sa *Toxicologie générale*. Toutes ces substances appartiennent du reste à la classe des poisons irritants.

§ I. — Le mercure entre dans la composition d'un certain nombre de cosmétiques, soit à l'état métallique, comme dans la poudre dépilatoire de Laforest, et dans l'eau de Chine, soit à l'état de sulfure, appelé cinabre ou vermillon. Dans le premier cas, ce métal qui appartient à la matière médicale, mais que les gens du peuple emploient souvent pour détruire les insectes parasites, donne lieu à la salivation et à une altération plus ou moins grave de la muqueuse buccale; dans le second cas, qui doit nous occuper plus spécialement, il sert à composer certains fards, certaines pâtes ou pommades dont l'action est fort dangereuse. La pâte *axérasine* de Bazin, approuvée, dit-on, par l'Académie de Médecine, contient du cinabre en forte proportion, et toutes ses vertus, si pompeusement vantées, n'empêchent pas les dangers réels attachés à l'emploi d'une telle substance. La peau recouverte de cette pâte, absorbe rapidement le sel mercuriel, et les symptômes de l'empoisonnement se manifestent bientôt. On

doit donc en proscrire l'emploi. La liqueur russe, composée de sulfure de mercure, de protoxide de cuivre, de vinaigre, d'alun, etc., est usitée pour teindre les cheveux en noir ; mais elle est sans efficacité, ainsi que l'a reconnu M. le professeur Orfila. Du reste, sa composition indique la nature de ses propriétés toxiques.

Les fards de différente qualité que l'on prépare avec le vermillon, sont un mélange de cinabre et de talc, espèce de silicate d'alumine, avec addition d'un peu d'huile de ben et de gomme adragant. Cette préparation mérite le même reproche que les précédentes ; elle irrite la peau, l'altère, et peut par son absorption, donner lieu à tous les symptômes de l'empoisonnement par les sels mercuriels.

§ 2. *Les préparations arsenicales sont, parmi les substances vénéneuses, les plus meurtrières*, dit M. Orfila, et cependant beaucoup de cosmétiques contiennent le sulfure d'arsenic à des doses énormes. C'est surtout dans la composition des poudres épilatoires qu'on a employé l'orpiment réuni à la chaux vive, à des lessives alcalines plus ou moins concentrées, et ces préparations se vendent librement, sans contrôle, sans garantie, mais non pas sans danger pour les personnes qui en font usage. La crème parisienne se compose de : chaux vive, 2 onces, sulfure d'arsenic, demi-once, orcanette, 2 gros. Le fameux rusma oriental ou des harems, est tout-à-fait analogue, et sert également à épiler diverses parties du corps. La poudre de Laforest, dont nous avons déjà parlé, doit son activité à la même substance, et sert dans le même cas. Tous les fabricants recommandent, il est vrai, de n'employer ces substances dangereuses qu'à faible dose, de ne les laisser en contact avec la peau que pendant cinq minutes, mais on sent toute l'inutilité de ces conseils, quand il s'agit d'agents meurtriers, dont personne ne surveille l'emploi. Nous ne croyons pas même nécessaire d'entrer dans les détails du mode d'application de ces substances qui nous paraissent devoir être l'objet de prohibitions fort sévères de la part de l'autorité administrative.

§ 3. — L'oxide de zinc, qui est d'un beau blanc, a été employé à la confection d'un fard blanc qui n'a aucun des inconvénients de

celui que l'on fabrique avec les oxides de plomb et de bismuth. Mêlé avec une égale quantité de talc, il constitue une excellente espèce de cosmétique, que les parfumeurs décorent du nom de M. Thénard, et qui est tout-à-fait sans danger, car les préparations de zinc insolubles ont des propriétés irritantes peu actives et presque nulles, quand la substance est employée à l'extérieur et à faible dose. Le topique labial qui contient du sulfate de zinc est moins innocent, en raison de son mode d'application.

§ 4. — Les préparations d'argent sont beaucoup plus redoutables, et l'une d'elles, le nitrate d'argent, dont on fait un fréquent usage pour teindre les cheveux, peut offrir des dangers bons à connaître, afin de les prévenir. La fameuse eau de Chine est un mélange de nitrates d'argent et de mercure sous forme de solution aqueuse très concentrée, et capable de cautériser profondément tous les tissus vivants. Plusieurs autres recettes, comme l'eau d'Égypte, celle de Java, contiennent aussi du nitrate d'argent, mais en proportion moindre, et par conséquent n'offrent pas les mêmes dangers. Ces préparations n'ont alors que peu d'efficacité, et les cheveux assez noirs immédiatement après l'opération, ne tardent pas à devenir bruns et à passer peu à peu au violet plus ou moins clair. Au moins cette teinture n'offre-t-elle aucun danger. Je fais mention ici, mais seulement pour mémoire, de quelques dentifrices *galvaniques;* les inventeurs ont eu la prétention de calmer les douleurs de dents et d'arrêter la carie au moyen de feuilles d'argent et d'or réduites en poudre et mêlées avec l'alun, l'opium et le quinquina. Cela n'est qu'absurde.

§ 5. — Le sous-nitrate de bismuth, qui sert à la confection du fard blanc, n'aurait que peu d'inconvénients s'il ne contenait pas assez souvent une quantité notable d'acide arsénieux dont les propriétés sont si délétères. Le blanc de perles, qui est un sous-tartrate de bismuth, est dans le même cas. Mais lorsqu'au moyen de lavages répétés ou d'une vaporisation soutenue, on est parvenu à détruire l'arsenic mêlé au métal, ces préparations de bismuth employées avec réserve n'ont plus de danger. Elles peuvent, comme tous les oxides métal-

liques, irriter la peau, l'altérer par suite d'un contact très prolongé; mais la santé générale ne peut pas en souffrir. Les préparations insolubles de bismuth comme celles de zinc, n'agissent pas à faibles doses. L'huile des Sultanes, formée de sous-chlorure de bismuth, est dans ce cas.

§ 6. — Parmi les nombreuses préparations de plomb employées dans les arts, il en est plusieurs qui entrent dans la composition de cosmétiques dont l'usage est fréquent. La céruse, ou carbonate de plomb, sert de base à un fard dont l'emploi peut devenir dangereux. Le blanc de Krems ou blanc d'albâtre est un mélange de ce sel avec la graisse de veau et la cire vierge; le blanc de vinaigre a les mêmes propriétés et il faut en user avec discrétion. Mais on a eu recours à un sulfate de plomb mêlé avec la chaux hydratée et l'eau, pour teindre les cheveux en noir. M. Orfila, à qui l'on doit de curieuses expériences sur la coloration artificielle du système pileux, a constaté l'efficacité et en même temps l'innocuité de ce plombite de chaux qui est d'un emploi facile. L'acétate et le sous-acétate de plomb dissous, teignent les cheveux en noir aussitôt qu'on les met en contact avec l'acide hydro-sulfurique liquide. La litharge, la craie, la chaux vive hydratée et récemment éteinte, broyées et mélangées exactement, forment avec l'eau une bouillie claire qui donne aux cheveux une très belle couleur noire. Toutes ces préparations employées sans précautions, c'est-à-dire trop souvent et en quantité considérable, peuvent occasioner des coliques, de la constipation, et surtout des accidents nerveux dont les suites sont graves. Il faut donc n'en user qu'avec une extrême réserve, et les interdire aux personnes dont le système cérébro-spinal est doué de beaucoup d'irritabilité. Je ne dois pas omettre de parler de la crème de Psyché destinée à l'entretien des lèvres; elle contient une quantité notable d'acétate de plomb étendue dans un mélange d'huile d'amandes douces, de cire, etc.; on conçoit le danger d'une préparation de ce genre.

§ 7°. L'alun entre dans la composition d'un assez bon nombre de cosmétiques et nous devons en parler ici à cause des inconvénients

attachés à l'emploi de cette substance. On sait que le sulfate d'alumine et de potasse connu sous les noms d'alun de Rome ou alun de roche, donne aux tissus organiques un degré de tonicité remarquable, aussi l'a-t-on introduit dans beaucoup de recettes astringentes plus ou moins actives. Les poudres d'alun, aromatisées de différentes manières et mêlées avec la poudre d'iris, avec toutes les féeules parfumées, le musc, etc., s'emploient assez souvent pour absorber la sueur des aisselles et surtout des pieds, ainsi que pour masquer l'odeur de ces sécrétions. Il est évident que l'alun peut nuire, soit en supprimant cette sueur, soit en altérant la texture de la peau. L'alun entre encore dans quelques préparations dentifrices, ainsi l'opiat rouge au corail contient une quantité notable de cette substance. Un cérat dit fortifiant, et destiné à l'entretien des ongles, est dans le même cas, ainsi que certains vinaigres de toilette. Le rouge liquide de Mme Goubet contient à la fois du sulfate d'alumine, de l'acide oxalique, de l'ammoniaque et du carmin. Toutes ces substances dissoutes dans de l'alcool à 36°, sont fortement astringentes et peuvent troubler les fonctions de la peau.

Nous réunirons dans le même paragraphe, la chaux qui s'emploie assez souvent comme cosmétique. L'eau de chaux mêlée à l'opium et à l'huile d'amandes douces, forme un liniment pour préserver les lèvres des gerçures qui dépendent de l'air froid et sec. Le chlorure de chaux sec entre dans la composition de pastilles destinées à combattre la fétidité de l'haleine. M. Chevalier a donné plusieurs formules dans ce genre. Quelques pâtes dentifrices contiennent aussi le chlorate de potasse, qui n'est pas désinfectant, mais ne peut jamais nuire à faible dose.

Le talc, qui est un silicate d'alumine, n'a aucune des propriétés de l'alun et de ses sels que nous avons examinés précédemment. Le talc de Venise et celui connu sous le nom de craie de Briançon, sont des substances inertes, d'un beau blanc, douces au toucher, s'attachant aux corps sur lesquels on les frotte et fort employées en vertu de ces qualités, à la confection des fards. Cette substance finement pulvérisée sert de base à presque tous les cosmétiques de ce

genre; on la colore facilement au moyen du carmin de cochenille ou de carthame. Il serait à désirer qu'on n'en employât pas d'autres et le Conseil de salubrité devrait provoquer à cet égard des mesures administratives dans l'intérêt de la santé publique.

Nous ne devons pas omettre de parler du charbon réduit en poudre et qui figure très avantageusement dans plusieurs dentifrices.

On l'a employé à teindre les cheveux en noir, et la fameuse poudre *Mélaïnocome* que l'on a long-temps débitée sous le prétendu patronage de M. Orfila, n'est pas autre chose qu'une pommade grasse ordinaire, dans laquelle on a incorporé le résultat de la carbonisation de quelques bouchons de liége. Cette poudre noircit bien les cheveux, mais elle noircit non moins parfaitement les doigts, les vêtements, le linge et cela, plusieurs jours encore après son application. La sueur, l'eau chaude suffisent pour enlever la précieuse pommade qui porte sa couleur sur toutes les parties environnantes. A cela près, le moyen n'a aucun inconvénient.

Je terminerai cette longue énumération des cosmétiques, par un tableau de ces préparations classées d'après leur mode d'emploi et le lieu d'application.

Je dois le redire une dernière fois, ce travail est nécessairement fort incomplet, et il m'aurait été facile d'accumuler une multitude de recettes plus ou moins intéressantes; mais j'ai dû choisir et me borner à indiquer les plus remarquables. Les divisions que j'ai adoptées me paraissent propres à recevoir toutes les formules, c'est un cadre où chacune d'elles trouve sa place, et je n'ai pas eu d'autre but.



TABLEAU GÉNÉRAL DES COSMÉTIQUES

Suivant le lieu de leur application.

SYSTÈME PILEUX.	*Entretien.* — Huiles, pommades; savons à barbe.
	Coloration. — Solutions métalliques, pommades noires.
	Reproduction. — Huiles, pommades.
	Destruction. — Eaux, pommades épilatoires.
VISAGE.	*Couleur blanche entretenue ou produite.* — Fards, masques.
	Couleur rose entretenue ou produite. — Fards.
	Coloration des paupières dans l'Orient. — Eaux, pâtes.
	Enlèvement des taches, des verrues. — Eaux, pâtes, crèmes.
BOUCHE.	*Entretien des lèvres.* — Pommades colorées, astringentes.
	Dents. — Poudres et eaux dentifrices; opiats.
	Gencives. — Coloration en rouge, eaux, essences aromatiq.
	Haleine. — Pastilles et gargarismes désinfectants.
TRONC.	*Propreté.* — Lotions, bains, savons, émulsions.
	Parfums. — Très variés, poudres absorbantes.
	Régions axillaires, génitales. — Soins spéciaux.
	Poudres astringentes pour les femmes.
MEMBRES.	*Propreté.* — Pâte d'amandes, savons très variés.
	Mains, ongles et doigts coloriés en Orient. — Le henné.
	Pieds. — Sueur, odeur, absorbants, astringents.
	Frictions générales, huileuses, etc. — Iatraleptique.

Imprimerie de BACHELIER, rue du Jardinet, n° 12.